

*Comme un bétail pensif sur le sable couchées,
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,
Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées
Ont de douces langueurs et des frissons amers.*

Charles Baudelaire

I

Elle le regarda, la tête un peu penchée sur l'épaule, la lèvre un peu relevée, les yeux à demi-clos, pareille à un homme cherchant, pour provoquer un adversaire, à réunir les mots de la meilleure insulte. Mais lui, devant cette grande fille nue, car elle s'était baignée ainsi, ayant pour tout costume un étroit et triangulaire caleçon, attendait, moins troublé par la beauté et la couleur d'un corps si blond dans la lumière méditerranéenne, que déconcerté par le manque absolu de pudeur qui permettait à Martine, non seulement de ne pas essayer de fuir, mais de se montrer encore plus impertinente qu'elle n'avait accoutumé, en face de celui qui était, somme toute, presque son beau-père.

Tout à coup, il sentit à la nuque le harpon d'une main aux ongles tranchants, aux doigts pointus ; et l'injure que cherchait encore la bouche frémissante de la baigneuse, une voix à l'accent américain, nasillard et décidé, la lui jeta par derrière et de tout près :

- Vous êtes un damné malpropre individu, monsieur Templier !

- Et pourquoi donc, chère mistress Waybelet ? répliqua-t-il en se dégageant de l'étreinte et en s'efforçant de sourire à la nouvelle venue qui n'était guère plus habillée que Martine, le peignoir ayant glissé sur une des plus célèbres, petites et ardentes poitrines de New-York et de Paris.

C'était au rivage d'Eze, le premier jour du mois de juillet, à six heures du matin. Le soleil, ayant essuyé dans l'azur son humidité nocturne, traversait le plus radieux moment de sa jeunesse. Ses rayons déjà tièdes pénétraient la mer allongée, elle devenait pure sous leur caresse ; ils creusaient de perspectives les ombrages qui protégeaient contre l'indiscrete lumière les jardins de deux maisons voisines, l'une très grande que l'on nommait dans le pays la villa Dumez, en souvenir de ses propriétaires d'autrefois, et dans laquelle habitaient, cet été-là, Martine et sa mère, Mme Tillet-Marville, et l'amant de celle-ci, Hubert Templier – quarante-cinq ans ou plus, corps et visage de bellâtre, mais de bellâtre gaulois, sans aucun ridicule, haute taille, profil net malgré la moustache blonde, des yeux presque trop bleus, - l'autre, moins somptueuse, modeste même, très charmante, et toute cachée par les arbres, les orangers, les mandariniers, les citronniers, les buissons et les fleurs, l'ancienne villa Vinzel, louée depuis quelques semaines par Mrs. Waybelet, Américaine assez puissamment riche pour n'avoir point à rougir d'une si humble oasis.

- Je pense que Mrs. Tillet-Marville vous expliquera l'inconvenance de votre conduite à notre égard ! reprit-elle avec colère et sans se soucier du peignoir qui tombait. Je suis chez moi sur cette toute petite plage, monsieur Templier, et vous ordonne de partir aussitôt.

Mais il se prit à rire, d'un rire de tête, de ce rire des Français et surtout des boulevardiers d'autrefois, ironique et insolente gaieté que les étrangers, davantage les étrangères, ne supportent pas.

- Vous devriez être flattée, chère mistress Waybelet ! J'ai rompu avec mes plus paresseuses habitudes pour assister à vos jeux marins, et je ne le regrette pas ! – Il se penchait vers Martine : - Cette enfant est une joie pour les yeux ! Je crois bien que Bilitis l'a chantée, tout au moins dans l'aimable livre de Pierre Louys.

Peut-être disait-il vrai ? La jeune fille avait la taille élancée d'un gracieux adolescent ou d'une esclave blonde que les dieux et les courtisanes de l'Hellade auraient aimée. Cependant, Mrs Waybelet se plaça entre elle et lui, parut alors plus grande, plus musculeuse, presque trop robuste bien que les jambes fussent longues, les hanches étroites, les lignes de flancs et des épaules harmonieuses et les seins merveilleux.

- Vous êtes de surcroît un menteur, monsieur Templier, puisque vous ne saviez pas que je serai ici et que vous vous étiez levé, à six heures du matin, certainement pour surprendre la fille de votre hôtesse. Elle vous avait raconté, en ma présence, hier, qu'elle prenait son bain avant le petit déjeuner, parce qu'elle voulait être plus confortable. Ce que vous faites à la villa Dumez depuis que vous êtes arrivé n'est pas digne d'un gentilhomme, ni même simplement d'un honnête homme. Il y a presque une semaine que je désire vous dire cela. A présent, vous savez que mes yeux ne sont pas fermés. Vous pouvez rester, si vous voulez, sur ma toute petite plage. Chère Martine et moi allons nager vers le large et vous ne nous suivrez pas, vous n'êtes pas assez sportif pour cela !

Son accent était plus que méprisant, il créait à lui seul « la meilleure insulte », mais Hubert Templier paraissait s'amuser beaucoup.

- Dites plutôt, riposta-t-il, que je ne suis pas assez dévêtu pour un tel exploit.

- Très bien : vous n'êtes pas assez dévêtu. Vous irez donc prévenir Mrs. Tillet-Marville que sa fille et moi sommes nues dans la mer et qu'il ne faut pas qu'un homme comme vous soit sur le rivage quand nous reviendrons. Adieu, monsieur le mufle ! Venez, Martine !

Elle prononçait « Mâartine », et les deux dernières syllabes de ce joli nom étaient comme soufflées par le nez, mais ce n'était pas ridicule, pas plus que ne fut ridicule le geste viril qui lui fit envelopper de son bras à la peau hâlée par le soleil, les épaules soudain serrées de sa jeune compagne qu'elle entraîna vers la transparence des eaux immobiles.

II

De l'horizon où la mer et le ciel formaient en s'unissant non pas une ligne, mais une indistincte contre paradisiaque, jusqu'à la côte où les ombres semblaient déjà profondément burinées, c'était le domaine du jeune soleil. Il avait apaisé la brise de l'aube, réveillé les oiseaux, appelé les corolles des fleurs et, derrière les persiennes entr'ouvertes, ses rayons changeaient les rêves des dormeurs qui lui souriaient involontairement.

- Tout lui est permis, disait Mabel Waybelet à Martine qui nageait près d'elle, étendue comme elle dans la bienheureuse Méditerranée. Il est le visage du dieu que j'adore ; les mystères et les symboles des religions qui ne lui appartiennent pas sont faits à la taille de nos pauvres médiocres intelligences, mais lui qui est bon pour les hommes n'a pas été créé par eux. Si les hommes n'existaient plus, les animaux et les plantes continueraient à le bénir, tandis que le dieu de nos églises mourrait avec nous. Et si les animaux et les plantes n'existaient plus, la terre elle-même ne cesserait pas de le suivre à travers l'espace. Oh ! je voudrais être un grand poète pour inventer des rythmes qui rejoindraient les ondes de sa lumière, comme ont fait les ondes hertziennes, vous savez bien, Martine, les ondes de la télégraphie sans fil.

Elle parlait en appuyant la joue sur le miroir bleu de la mer, et le lent mouvement de ses bras et de ses jambes, et l'ondulation de ses épaules, de son corps suspendu dans le profond cristal, donnaient une grâce surprenante à des paroles à vrai dire un peu trop dépourvues de simplicité pour qu'elles pussent plaire entièrement à Martine qui aimait le soleil d'un amour plus langoureux.

- Combien je vous admire, Mabel chérie, de pouvoir ainsi mêler toutes choses ! Nous voici heureuses dans la mer qui garde encore la fraîcheur de la nuit ; nous nageons l'une près de l'autre ; je ne pense qu'à votre beauté et à me soulever un peu pour qu'une eau moins froide m'enveloppe, et vous, vous parlez de la divinité du soleil ! Pourtant c'est un pauvre dieu auquel, bien au contraire, rien n'est permis, puisqu'il lui faut chaque jour suivre une route tracée d'avance. Il n'est pas plus libre que vous et moi, que mon inconsciente maman et que cet inutile Hubert Templier. Seulement, quand il triomphe des nuages, il étend sur sa route inéluctable un étincelant tapis sur lequel je voudrais me rouler. Aidez-moi, Mabel chère ! Roulez-moi sur le sillage, sur le tapis du soleil...

Les reins brusquement cambrés, elle parut un instant se tenir debout dans cette lumière transparente, vibrante et insondable, qui l'enveloppait ; puis, elle rejeta en arrière sa petite tête sur laquelle étaient comme laqués les cheveux couleur de vieil or ; ses jambes montèrent peu à peu vers le sillage du soleil, il caressa le dôme charmant du ventre aux muscles bien dessinés. Au lieu d'étendre les bras, elle les replia sur sa poitrine, cachant les seins délicats fleurs d'hier ; et Mabel Waybelet n'eut aucune peine, tellement elle était puissante et habile, à faire rouler sur le tapis étoilé de son dieu, l'amie bien-aimée et très chaste.

Ce fut un jeu de sirènes et dépourvu de sensualité ; les éclats de rire qui l'accompagnaient étaient presque puérils. Bientôt cependant, Mabel parut se fatiguer de tels enfantillages et, cambrant les reins à son tour, rejetant en arrière, elle aussi, sa tête à la nuque plus forte et aux cheveux laqués mais plus sombres, laissa monter à la surface ses longues jambes viriles, puis, comme elle flottait tout près de Martine, lui caressa la main, lia ses doigts aux siens et murmura :

- Chère, vous êtes le bonheur de ma vie !

- Je le sais, répondit Martine d'une voix qui était encore, à force de pureté, comme matinale, et je suis contente d'être le bonheur de quelqu'un.

Pour surnager, elles avaient, l'une et l'autre, le même geste de la main qui n'était pas liée à la main de l'amie ; elles voguèrent ainsi quelques moments, face au ciel qui violait la lumière à chaque instant plus intense. Elles étaient certaines qu'il ne fallait plus parler, les mots ne pouvaient pas traduire ce qu'elles sentaient ; et, bien que Martine eût dix-neuf ans depuis l'autre semaine seulement et que Mrs. Waybelet n'eût pas un esprit très profondément cultivé, elles avaient, musiciennes d'instinct, la science du rythme. Elles gardèrent le silence jusqu'à ce que le sang ne coulât plus assez vite pour les réchauffer. Alors, leurs mains se séparèrent, après une tendre pression et, tandis que toutes deux nageaient afin de lutter contre l'engourdissement, Mabel Waybelet dit soudain, forçant la voix :

- Une longue journée qui commence, *dearest*, pour vous et pour moi.

Et après une autre brasse :

- La plus longue de notre vie, je pense. Aurez-vous le courage ?...

- Toute seule, je ne l'aurais pas, répondit Martine qui nageait un peu plus vite que Mabel.

- Mais avec moi et pour moi, vous l'aurez ! Nous ne pouvons plus rester dans cette mauvaise odeur, il faut que votre mère comprenne cela.

- Elle ne le comprendra certainement pas, dit Martine, car ce que vous appelez une mauvaise odeur, elle ne s'aperçoit pas qu'elle la respire.

L'allure des nageuses s'était ralentie, elles n'avaient plus besoin de se défendre contre le froid. A mesure qu'elles approchaient de la plage, l'eau, moins profonde, était plus tiède.

- Vous croyez vraiment, Martine, qu'elle ne s'aperçoit pas qu'il vous convoite ?

- Si ! fit la jeune fille. Et elle en souffre. Mais vous l'étonneriez fort en lui disant que moi, je souffre d'être... convoitée par son amant.

- Vraiment malpropre ! assura Mabel en retrouvant avec plaisir cet adjectif qui lui plaisait.

- Ce serait peut-être malpropre si l'autre drame ne dominait tout cela.

- Oui, la vieillesse.

- Non, elle n'est pas vieille, mais elle a peur de le devenir d'un seul coup quand je me marierai.

- Mais puisque vous ne voulez pas vous marier, chère ! Vous me l'avez solennellement juré !

- Et je vous le jure encore, dit Martine en prenant pied sur la plage ; La fille de maman ne peut avoir que le dégoût des hommes. Seulement, maman ignore que je suis ainsi, que tous ils me répugnent et que je me sens salie quand ils me désirent trop ouvertement. Ce matin, si vous n'étiez pas arrivée, j'allais gifler ce misérable Hubert qui n'est pas plus méchant que les autres.

- Il est répugnant ! déclara avec fougue Mrs. Waybelet.

Sur le sable, elle s'était couchée, à côté de son amie, toutes deux enveloppées dans les chauds peignoirs retrouvés. Le jardin de la villa Vinzel les protégeait. Parfois, le parfum des roses et des ardentes tubéreuses luttait avec l'odeur marine ; et parfois l'arome de la terre mouillée venait de la pelouse que l'on arrosait déjà.

- Répugnant ?... Pas plus que les autres, Mabel ! Et cela dure depuis que j'ai seize ans. Depuis trois années, maman, sans le savoir, a envie de m'assassiner et craint que je la quitte. Si elle le pouvait, elle me tiendrait enfermée.

La voix matinale avait des notes lasses, des e muets qui n'en finissaient plus ; et la bouche si souvent enfantine, dont la lèvre supérieure était un peu courte,

rapprochée du nez et charnue, dessinait, comme l'on voit dans certains portraits des anges aimés des primitifs d'Italie, un arc presque trop accentué sur le visage séraphique aux sourcils comme épilés, aux cils très longs et de deux couleurs – plus dorés à la naissance qu'à leur pointe – aux longues paupières faites pour être à demi-closes, pour laisser filtrer un regard fauve – peut-être sournois, aux pommettes et à la mâchoire habilement modelée – chaque plan étant disposé de telle sorte que nulle ombre n'y parût violente – à la peau d'un grain magnifiquement serré et d'une couleur rare, tels ces ivoires anciens qui semblent être la source même de l'étrange lumière dans laquelle ils sont constamment baignés ; or, cette lumière intérieure et cette atmosphère de lumière étaient augmentées, à cette minute de fatigue mélancolique, par les mille facettes que l'eau salée laissait, en séchant, sur le front et les joues de Martine.

Mrs Waybelet se pencha vers cette créature qu'elle prétendait « tissée de soleil » et devint brusquement aussi belle, et même plus belle que la jeune fille, par la force du désir qui serra les muscles de sa figure au profil impérial. Tant d'Américains croient ressembler et ressemblent à Napoléon vieilli, que cette Américaine-là pouvait bien se permettre, sans paraître excentrique, de rappeler par le dessin de ses traits et la fièvre de ses yeux le jeune Empereur avant Austerlitz.

- Certainement, elle vous enfermerait, dit-elle avec effort, comme si elle cherchait à vaincre par des mots un sentiment qu'elle ne voulait pas avouer : mais tout est prêt pour l'évasion...

- Tout, sauf moi ! interrompit Martine, et s'étirant dans le peignoir : Mabel chère, avant de parler davantage, je voudrais déjeuner, et chez vous, ici, sur la plage, parce que là-bas, à la villa Dumez, M. Templier doit guetter mon retour derrière les persiennes entr'ouvertes de la chambre à coucher de maman.

- Oh ! Martine, vous regardez avec complaisance ces images !

- Quelles images ? M. Templier dans la chambre à coucher de maman ?

- Vous ne devez pas... C'est tout à fait monstrueux.

- Peut-être. Déjeunons et je n'y penserai plus.

- Il faut que vous y pensiez, mais avec dégoût, pour réagir, et sans vous y attarder.

- Je ne m'y attarderai pas, j'ai grand'faim.

- Vous êtes un merveilleux animal tout près de la nature, Martine !

- Vous croyez ?

Et la voix était plus que jamais matinale à force de pureté ; mais dans cette pureté même, il y avait une telle séduction que Mabel Waybelet dut s'appuyer les ongles tranchants de ses doigts pointus dans les paumes de ses mains, pour ne pas se laisser aller à prendre tout de suite dans ses bras, sur ce sable lumineux, la fille « tissée de soleil ».

III

Martine ne s'était pas trompée : Hubert Templier guettait son retour derrière les persiennes entr'ouvertes d'une vaste chambre à coucher. Il était sept heures du matin et, Mme Tillet-Marville, réveillée par son amant, lui avait pardonné, pour des raisons très voluptueuses, d'avoir interrompu si tôt un rêve que ses caresses avaient d'ailleurs complété. Cette femme aimait l'amour des hommes. Elle ne s'en cachait ni n'en rougissait devant personne. Même en présence de sa fille qu'elle devinait avoir scandalisée plus d'une fois, elle portait haut son petit front têtu et la magnifique sensualité d'une carnation à la Rubens. Toujours elle avait été bien en chair ; elle l'était encore et aurait pu, elle aussi se baigner nue. Habillée, elle souffrait du caprice de la mode qui arrêtaient les jupes aux genoux, coupait la belle ligne des jambes et grossissait les hanches ; mais dans un lit, elle était incomparable. Que ne pouvait-elle y passer sa vie ! Elle s'y sentait plus jeune qu'à vingt ans, plus robuste dans l'étreinte et plus affamée de baisers, à la fois plus savante et plus simple, maîtresse qui n'avait jamais déçu les partenaires du plus difficile des jeux. Et c'était ainsi, et elle était orgueilleuse qu'il en fût ainsi. Elle croyait sincèrement que le mal commençait avec la perversité, et que la perversité commençait, elle, dans le fait d'appartenir à deux hommes sans qu'ils en fussent avertis. Jadis, à peine pubère, elle avait épousé ce prodigieux Tillet-Marville qui ne se contentait pas d'avoir gagné une fortune gigantesque dans le désastre du Panama – et cela indiquait son âge, - mais avait la prétention de n'être jamais trahi ni remplacé par celles qui avaient obtenu ses faveurs. « Une femme qui a connu un Chinois est perdue pour les Blancs, disait-il. Une femme qui a connu Tillet-Marville est perdue pour les Blancs et les Chinois. » Et il ne mentait pas, cet énorme gaillard qui mourut à soixante et un ans, un mois avant la naissance de Martine, et après avoir, pendant quatre années, donné toute satisfaction à sa terrible femme. Elle ne l'avait jamais remplacé. Souvent, chaque fois que recommençaient les heures vides où l'amour qui s'en allait n'était pas encore mort et l'amour qui le remplacerait pas encore venu, quand elle pleurnichait, sentimentale, elle se disait qu'elle n'aurait pas eu besoin de faire tant d'expériences, de poursuivre avec cette frénésie l'indispensable sensation, si Tillet-Marville avait vécu. Et, dans sa détresse, elle l'appelait par son prénom : « Henri ! », ce prénom qu'elle avait tant de peine à retenir sur ses lèvres, dans les bras de ses amants. Ce souvenir de sa vingtième année – elle avait près de quarante ans aujourd'hui – suffisait à meubler les chambres romanesques de sa conscience, tandis que la peur de la mort dressait un autel et un confessionnal dans la chambre religieuse. Tout le reste du logis habité par cette âme qui n'était pas méchante, servait uniquement de boîte de résonance au plaisir, aux sensations, aux spasmes de la chair. Les millions laissés à sa femme par Tillet-Marville – sans compter ceux qui appartenaient à Martine – avaient formé de solides remparts autour de Von-Von, car elle se nommait Yvonne mais n'était point parvenue à se débarrasser du sobriquet de son enfance et, faisant contre mauvaise fortune bon visage, signait ses lettres les plus intimes : « Von-Von », avec deux majuscules et un trait d'union.

- Elle ne rentre pas ! constata, non sans irritation, Hubert Templier ; puis, quittant la fenêtre « Von-Von, je vais déjeuner ».

Von-Von répondit, la voix très tendre, et c'était, plus modulée, moins pure, la voix de Martine :

- Tu es un drôle de bonhomme, mon chéri ! Viens m'embrasser.

Quand il eut fait preuve d'obéissance, elle le garda tout contre elle et murmura :

- Pourquoi as-tu ces idées-là ?... Je n'aime pas que tu les aies.

- Mais ce ne sont pas des idées, ma petite enfant du bon Dieu ! La réputation de Mrs Waybelet...

- Oh ! ne recommence pas, Hubert, je t'en prie ! A notre époque, on dit cela de toutes les femmes, et cela prouve simplement que les hommes cherchent des excuses pour expliquer leur impuissance à nous aimer. Eh bien ! toi, mon amour chéri, vraiment, tu ne devrais pas tomber dans ce travers.

- Le divorce de Mrs Waybelet a-t-il été prononcé contre elle, oui ou non ?

- Cela n'a pas d'importance, puisque leur union était stérile. Ah ! si Mabel Waybelet avait eu un fils, et surtout une fille et que celle-ci eût été confiée à son mari, la situation serait gênante pour elle, bien que toutes ces subtilités du divorce fatiguent à la longue. Quant à moi, lorsqu'une femme a retrouvé sa liberté et n'est pas vénale, je ne m'inquiète plus que de savoir si elle est de bonne naissance et bien élevée, jolie et plaisante.

- Il ne s'agit pas de toi, mon pauvre Von-Von !... Il s'agit...

- De Martine ? A son âge, j'étais sur le point de la mettre au monde. Si vous croyez que vous et moi avons quelque influence sur elle... Hélas ! mon ami, c'est affreux : si elle m'avait imitée, je serais bientôt grand'mère !

Et, frissonnante, se serrant contre lui :

- Dis que tu m'aimes, mon chéri ! Dis-le tout de suite et ne pense plus à des femmes nues en m'embrassant.

- Mais l'une de ces femmes est ton enfant !

- Elle n'en est pas moins une femme et qui fait tout pour que tu la désires.

- Von-Von, si tu étais capable de comprendre ce que tu dis, ce serait criminel !

Il s'écartait de sa maîtresse qui le saisit aux épaules :

- Ce qui est criminel, Hubert, c'est que mon amour soit jaloux de cette Américaine qu'il croit amoureuse de ma fille !

- On peut dire que vous n'avez pas peur des mots, vous ! fit Templier en se levant.

Il en avait toujours eu peur, lui. Fils et arrière-petit-fils de grands bourgeois, n'ayant pas une goutte de sang étranger dans les veines, héritier d'une honnête aisance comme l'on disait naguère, célibataire par besoin d'indépendance, mais ayant par son clair visage le don de séduire les femmes, il aurait été don Juan à Paris, si don Juan avait eu le goût de la mesure. Dans les salons, c'était un causeur agréable, ayant des lettres et une certaine culture scientifique et artistique. Pendant la guerre, il avait été un excellent officier, il avait reçu la croix au moment où cela ne pouvait étonner personne. On ne trouvait aucun scandale dans son passé, mais on chuchotait le nom des plus jolies femmes de ce monde aimable et facile qui vit naître et grandir notre siècle prodigieux. Il avait eu quelques duels quand on allait encore sur le pré, mais discrets, entourés d'un mystère qui n'était pas impénétrable. Jamais il ne prétendit au titre de champion, ni d'épée, ni de tennis ; il se contentait de pratiquer avec une égale aisance tous les sports, et, s'il n'était pas pilote-aviateur, il employait volontiers les lignes aériennes pour ses voyages qui lui permettaient de parler, avec une compétence voilée, d'un certain nombre de pays lointains. Selon lui, pour avoir réussi dans la vie, il fallait avoir tout raté, sauf les femmes ; et, jusqu'au moment où Mme Tillet-Marville s'était aperçue qu'elle devait faire l'amour avec lui, il avait parfaitement réussi dans la vie, ne s'étant jamais écarté de son programme. « Je ne suis même pas pervers », avait-il dit loyalement à sa nouvelle maîtresse ; elle lui avait répondu, qu'il trouverait en elle « la plus tendre mais la plus simple des amies » ; et pendant tout le début du

printemps, ils avaient connu un bonheur suffisant, n'ayant point appelé l'infini dans leurs propos et leurs jeux. Puis, soudain... Mais c'est tout le drame.

- Non, les mots ne m'effraient pas, répliqua-t-elle en s'asseyant dans le lit. Aussi longtemps qu'on les trouve pour exprimer sa pensée, rien n'est perdu ; ce qui est irrémédiable dans le cœur ne peut ni se décrire, ni s'expliquer. Depuis la fin du mois de mai, Hubert, nous nous taisons trop souvent. Pour échapper à ce silence et retrouver une lune de miel, nous sommes venus ici.

- Pardonnez-moi ! C'est pour suivre Mrs Waybelet que Martine a voulu venir ici.

- Et nous avons obéi à Martine, parce qu'il vous plaît de ne jamais la contrarier, et que moi, je n'ai plus que vous au monde, mon ami, comprenez-vous cela : plus que vous au monde !

- Jusqu'à nouvel ordre, Von-Von !

- Vous voulez dire que je vous remplacerai quelque jour ? Ce serait naturel, et ce ne sera pas. Voilà l'explication de mes silences depuis quelques semaines, et aussi de vos silences, Hubert ; il me semble que vous serez mon dernier amour et il vous semble que je serai votre dernière conquête, et je n'ai pas quarante ans et vous n'en avez pas cinquante. Nous ne sommes vraiment pas assez vieux pour que de telles idées nous écrasent. Alors, comme elles sont là qui pèsent, nous nous taisons, ou plutôt, nous nous taisions, puisque c'est fini maintenant, puisque j'ai parlé.

- Et vous vous sentez, chère amie, un peu soulagée ?

- Ne te moque pas, chéri ! Reviens près de moi. Je t'expliquerai...

- Ce qui est inexplicable ?... Permets-moi, Von-Von, de déjeuner auparavant. Ensuite je prendrai mon bain, dans une baignoire, et, ma toilette faite, je t'attendrai en me promenant sous la pergola... Allons, embrasse-moi, tu me fais pitié, je te donne cinq minutes pour expliquer ton cas. Cinq minutes de psychologie, cela doit te suffire ?

- Va déjeuner, lave-toi, habille-toi ; je te rejoindrai sous la pergola. Mais, écoute !

- J'écoute.

- Cette journée qui commence...

- Cette journée qui commence ?...

- J'en ai peur, et je ne sais pas pourquoi.

- Moi non plus. Elle a débuté de la façon...

- La plus tragique !

- J'allais dire : la plus délicieuse ; je pensais à ton accueil dans notre lit.

- Et moi, je pense à ton irruption dans cette chambre. Tu es entré comme un fou !

- Tu exagères ! La porte n'a même pas grincé. Toutefois, j'avoue que le spectacle auquel j'avais assisté irritait l'homme trop normal que je suis.

- Quel spectacle ? Je ne t'ai pas laissé le temps de me le décrire. Je sais que Martine se baigne avec un petit caleçon d'homme ; mais pour avoir cette liberté, elle se lève à six heures du matin, et je n'ignore pas davantage que Mabel Waybelet l'imité depuis quelques jours. C'est un amusement puéril, puisque la plage est déserte. Ce qui est grave, mon amour, c'est que tu aies renoncé à ta paresse pour les surprendre ; ce qui est affreux, c'est que tu ne peux plus te vanter de ne pas être pervers, et que je me sens moins simple qu'autrefois.

- Voilà qui ne fait aucun doute. Von-Von ! Si je n'étais courtois, je dirais même que le plus souvent, depuis que nous avons quitté Paris, tu déraisonnes.

- Pense et dis ce que tu voudras, tu ne saurais me fâcher... Autrefois, il y a deux ans, trois ans, je t'aurais vu jaloux de quelqu'un qui se serait avisé de se montrer galant auprès de Martine, cela m'aurait fait de la peine certainement, et beaucoup,

mais tu serais parti tout de suite, chassé à l'instant. A présent, j'accepte... Oh ! n'aie pas ce rire de tête, il ne signifie rien et m'offense ! Tu crois peut-être que je fus déjà, et souvent, jalouse de ma fille ? On a raconté que j'étais ainsi ; c'est un sentiment trop naturel, trop banal, pour qu'on ne me l'ait pas prêté. Et que m'importe !... Ce matin, j'ai accepté d'être à toi, pendant que tu songeais... Comprends-tu ?

Au moment où elle lui défendait de rire, elle avait rejeté les couvertures et s'était levée, très prompte, montrant plus de souplesse agile que l'on aurait pu attendre d'une femme qui paraissait nonchalante et un peu grasse dans son rayonnement blond et sa splendeur. S'étant dirigée vers la fenêtre pour en ouvrir les persiennes, elle était revenue brusquement vers Hubert, et, le dos tourné au soleil dont les rayons frappaient son amant en pleine figure, elle opposait aux yeux trop bleus ses yeux fauves, pareils aux yeux de Martine et que l'anxiété rendait singulièrement immobiles. Elle avait, elle aussi, la lèvre supérieure trop rapprochée du nez, mais plus sensuelle que séraphique. Ses cheveux courts n'étaient point laqués, et leurs boucles, enserrant le petit front têtue, furent une joie dans la lumière qui, prodigue en beautés, répandait autour de ce couple tout à coup promis au malheur ses étincelantes vibrations.

- Je comprends que tu es trop belle pour que je me fâche, lui dit-il, essayant de se dérober. Pour la seconde fois, en quelques minutes, tu tâches de me faire achever une pensée qui te hante et t'effraie. La première fois, c'était en me disant que tu n'avais que moi au monde...

- Mais j'ai achevé ma pensée, la première fois, Hubert ! Veux-tu que, maintenant, j'achève...

- Je voudrais te voir plus calme, apaisée !

- A mon tour de rire ! Tu es frémissant comme je ne t'ai jamais vu, et tu m'as prise, tout à l'heure, comme jamais tu ne m'avais prise, avec cruauté.

- Je t'ai prise dans le rêve sensuel de ton demi-réveil, tu étais à peine consciente.

- A peine, c'est vrai, et toi, tu revenais de la plage et tu sentais bon l'air marin. Je n'écoutais pas les paroles de ta colère. C'est moi qui ai désiré ta force. Puis, quand tu m'as possédée, pendant que j'étais à toi, je me suis souvenue tout à coup de tes phrases à propos de ces femmes nues dans la mer, et je t'ai laissé cependant faire de moi ce que tu as voulu.

- Assez ! fit-il. Je te défends !...

Et il essaya de lui mettre la main sur la bouche, mais ils étaient si près l'un de l'autre que pour ébaucher ce geste, il dut reculer et tomba sur le lit.

- Tu me défends ?...

Elle était au-dessus de lui, courbée.

- Qu'est-ce que tu as ? supplia-t-il. Tu deviens folle !

- Et tu me défends de devenir folle ?

Cela dépasse ton pouvoir, mon pauvre Hubert ! Toi aussi, tu deviens fou. Ce que tu fais dans cette maison, depuis que nous sommes arrivés sur la côte, il n'est pas possible que ce soit toi qui le fasses, pas plus qu'il n'est possible que ce soit moi qui le supporte ; et c'est à cause de cela, parce que ce n'est pas nous qui avons agi pendant ces dernières semaines, que j'ai peur de ce qui doit arriver aujourd'hui, à présent que nous nous voyons agir.

Elle se courbait davantage, et il apercevait, sous les dentelles de la chemise, les seins qui étaient encre charmants mais qui ne supportaient pas d'être libres ainsi et de pendre. Dans les bras de cette femme, il avait connu un plaisir peut-être plus complet que dans l'étreinte de ses autres maîtresses ; pourtant, il s'aperçut que les

seins pendaient et, dans son désarroi, cette idée moqueuse vint à naître : « Passé un certain âge, il ne faut point jouer la tragédie en chemise de nuit. » Aussitôt, il put sourire et se crut sauvé.

- A votre place, Yvonne, je prierais mon bon ami Templier de partir le plus vite possible pour Beaulieu ou Monaco, afin d'y prendre le rapide qui le conduirait à Paris et de là en Bretagne. Ceci fait, je demanderais à Mrs Waybelet de venir me parler et, quand elle serait en face de moi, je lui affirmerais un peu sèchement qu'il serait préférable pour elle de s'éloigner, le climat du rivage d'Eze lui étant pernicieux. Il est bien évident que vous ne suivrez aucun de ces conseils, mais je vous les ai donnés et j'en prends note.

Il se déplaçait sur le bord du lit pour pouvoir se lever sans bousculer sa maîtresse, mais elle le suivait, toujours courbée et secouant la tête. Quand il se tut, vraiment, inquiet, elle lui posa lentement et lourdement les mains sur les épaules :

- Tu te trompes, mon cher amour, lui dit-elle avec un étrange sourire. Je suivrai ton premier conseil : il faut que tu partes ; seulement, je te rejoindrai en Bretagne, et Martine restera ici, chaperonnée par son amie, cette Mme Waybelet que tu accuses à tort de mœurs inavouables. Eh bien ! que penses-tu de ce que je te propose ?

- Je pense que je ne suis pas encore un dément et que cette scène est absurde ! Nous sommes tous les deux à un âge...

- Très critique, Hubert.

- Mais non, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Nous sommes à un âge où l'on est responsable de ses paroles aussi bien que de ses actes. Je vous prie de me laisser quitter cette chambre avant que les domestiques puissent s'apercevoir de ma visite, et je vous répète que je vous attendrai sous la pergola, dès ma toilette achevée.

Il avait réussi à se lever et marchait vers la porte.

- Hubert !

- Mais ne criez donc pas ainsi, mon amie !

- Jure-moi que tu ne vas pas te faire conduire à Beaulieu pour prendre le rapide ?

- Naturellement, je vous le jure, puisqu'il est entendu que je passe l'été auprès de vous.

- Et tu oublieras tout ce que je t'ai dit ?

- Oui, j'oublierai, c'est promis. Je te supplie de me laisser rentrer dans mes appartements !

- Prends garde de ne pas rencontrer Martine, mon amour !...

- J'y prendrai garde. A tout à l'heure ! Je t'aime. Tu m'aimes. Tout le monde est heureux.

Il s'en alla, furtif et habile. Elle s'appuya des épaules contre la porte refermée et dit à voix basse, ou plutôt entendit quelqu'un qui disait pour elle :

- C'est fini !

IV

Servies par un domestique anglais, tout à fait dépourvu d'intelligence, mais qui avait le don de ne jamais paraître ridicule, même en apportant sur une plage, avant huit heures du matin, le chocolat brûlant, les pains grillés, les pâtisseries, le beurre et le miel délectables, les deux amies aux têtes coiffées l'une de laque brune, l'autre de laque vieil or, aux dents également pointues et voraces, avaient déjeuné de grand appétit, débarrassées des humides caleçons, et nues, complètement nues cette fois, sous les amples peignoirs aux couleurs assez vives pour tenir une place honorable dans l'éclatante orchestration de la lumière.

Sur le visage napoléonien de Mabel, comme sur le visage séraphique de Martine, le soleil trouvait à présent la presque microscopique multitude des miroirs laissés par l'eau salée. D'ailleurs, il jouait également avec les cristaux du sable et ceux des rochers, avec la frange d'écume qui essayait de se former à la surface d'une vague mourante, avec les gouttelettes d'eau que le jardinier avait suspendues à chaque feuille des arbustes, à chaque sépale des fleurs, à chaque brin d'herbe, artificielle rosée de cet artificiel rivage.

- Il n'y a pas d'autre bonheur sur la terre, dit tout à coup la voix si pure de Martine.

- Il ne devrait pas y avoir d'autre bonheur, corrigea la voix nasillarde et cependant agréable de Mabel.

Les deux beaux corps étendus se sentaient protégés contre les indiscrets par la forme même de la baie en miniature où personne n'oserait maintenant s'aventurer, comme l'avait fait Hubert Templier, quand les villas étaient endormies. Ce n'était pas la plage principale de l'humble oasis. Il y avait d'un côté un grand rocher rouge ; de l'autre, le jardin avançait, formait comme un minuscule cap dans la mer, et ce cap portait une végétation à la fois africaine et sauvage, européenne et très cultivée. Ainsi défendues contre les regards étrangers, Martine et Mabel pouvaient, de temps à autre, ouvrir leurs peignoirs pour se laisser enlacer par les rayons qui déjà s'échauffaient. Leurs bras tendus et à demi levés retenaient, de chaque côté d'elles, l'étoffe pelucheuse et brillante, et Mabel, malgré qu'elle en eût, ne voyait plus la beauté maintenant secrète de Martine, et Martine n'avait pas besoin de se détourner pour ne pas voir la beauté à regret cachée de Mabel.

- Et pourtant, si vous n'étiez pas là, reprit la jeune fille « tissée de soleil », je ne serais pas aussi heureuse, les causes de mes joies physiques demeurant inchangées.

- *Dearest* ! soupira Mabel.

- Ne me remerciez pas, sourit Martine, je cherche la vérité. Il y a dans votre présence, provoquées par votre présence, des sensations qui ne me plaisent pas, oh ! pas du tout ! Si je pense, je me trouve en sécurité près de vous, je sais que vous êtes mon alliée contre la vie et que votre amitié est la plus désintéressée et la plus solide ; mais si je ne pense pas, c'est-à-dire si je ne formule ni ne contrôle mes pensées, je me sens tellement inquiète que je voudrais vous supplier de me laisser partir, et ce n'est pas encore cela, je suis inquiète comme si mon bonheur n'était pas complet, et cette inquiétude fait partie néanmoins de mon bonheur.

Elle avait levé les bras, écarté son peignoir, offert son jeune corps au soleil, et, sous ses paupières à demi-closes, son regard s'en alla tendrement vers la point émue de ses seins adolescents.

Avant de lui répondre, Mabel imita son geste, leva les bras, écarta son peignoir, jalouse du soleil ou de l'amie, et un ardent regard glissa, entre les cils plantés drus, vers la petite poitrine fiévreuse, célèbre à New-York et à Paris.

- Je suis certaine, Martine chère, que cette inquiétude qui offense le bonheur tout en le créant est exactement l'amour, puisque, semblable à lui, c'est un sentiment qui n'existe que s'il est inachevé. Si vous aviez peur de moi...

- L'amour ? interrompit la jeune fille, comme avec nostalgie. Alors, je serais amoureuse de vous, Mabel ?

Et, lentement :

- Eh bien, non, je ne crois pas... Quand j'avais douze ans, j'étais amoureuse de mon institutrice. Je voulais déjà m'enfuir, sans avoir encore pour cela aucune des raisons que j'ai aujourd'hui, et je suppliais « Mademoiselle » de m'emmener au bout du monde. Elle n'était guère jolie cependant, ni gracieuse, mais elle avait des yeux et un sourire tristes ; son fiancé était mort à la guerre, elle ne pouvait parler de lui sans pleurer ; j'aurais tout donné pour sécher ses larmes. C'est un autre qui les a séchées. Elle a quitté notre maison pour se marier.

- *Dearest*, vous ne m'avez jamais parlé de cette Mademoiselle !

- Je l'ai étrangement aimée, j'ai été jalouse d'elle à en vouloir mourir. Prenant le parti du fiancé mort, je haïssais l'homme qu'elle avait choisi pour le remplacer. C'est le premier homme que j'aie détesté de cette façon-là. Les amis de maman ne prêtaient guère attention à une gamine qui ne faisait que les gêner. Jusqu'à ma seizième année, Mabel, j'ai été presque laide ; je poussais d'un côté, je poussais de l'autre, et mes traits, demeurés enfantins, paraissaient ne pas devoir réussir à se former. Puis, tout à coup, presque en une nuit, comme éclot un bouton de ces roses d'été dans notre jardin, je suis devenue femme. Mon Dieu, que j'ai eu peur ! Je me suis réveillée au petit jour et j'ai appelé à l'aide. Maman a chargé l'autre institutrice, celle que m'aimait et que je n'aimais pas, de m'expliquer... Je me refusais à la croire et, comme elle me prenait dans ses bras, soi-disant pour me consoler et en plaignant toutes les femmes, je l'ai repoussée avec violence, avec dégoût ; je me sentais salie par ce qu'elle me disait autant que par ce qui m'était arrivé.

- Pourquoi penser à de telles choses, ce matin, ma chérie ?

- Je désire savoir si je vous aime.

- Vous êtes la plus gentille fille dans le monde ! Mais ce ne sont pas des paroles qui ouvriront la porte du mystère.

- La porte du mystère ? Vous êtes une femme si intelligente, Mabel, n'employez plus des expressions tellement plates que, seul, votre accent les rend tolérables ! Et je ne suis pas la plus gentille fille dans le monde, mais simplement une pauvre fille qui doit prendre une décision très grave avant que le soleil se couche. Demandez-lui donc, à votre dieu, de m'inspirer.

- Je le lui demande, et fervemment, comme je le demande à toutes les autres divinités qui nous entourent, visibles ou invisibles.

- Prenez garde ! Elles sont trop nombreuses. Si toutes s'occupent de moi, elles vont se quereller. Je m'en tiens aux conseils du soleil. Allons, soyez son interprète. Il nous voit toutes les deux, telles que nous sommes, dans notre nudité de corps et de cœur.

- Et il nous dit, Martine, que l'amour...

- Pardonnez-moi, Mabel ! Il nous dit que la fécondation est la règle, la loi de la nature ; il parle comme ma seconde « Mademoiselle » qui m'expliquait, d'un peu trop près, les raisons de ma blessure ; il dit à toutes les femmes que les couleurs et

les parfums de corolles ne sont qu'un piège pour attirer l'insecte, hideux messenger de l'espèce acharnée à ne pas mourir ; il dit que le calice gonflé par les germes dépasse en splendeur ce que nous appelons la beauté. Enfin, il est stupide, mon amie, ce maître de nos joies, car je ne trouve pas qu'une femme enceinte soit splendide, et je ne me soucie, en aucune façon, de la destinée de l'espèce à laquelle j'appartiens bien malgré moi. Riez, Mabel ! Pourquoi ne riez-vous pas ?

- Le drame est trop triste, chérie, qui se cache sous l'affreuse banalité de vos paroles.

- Triste ou comique, on ne sait pas. Tragique ou grotesque. Les jeunes filles qui entendent miauler les matous et les chattes sur les toits ou dans les rues ne deviennent pas toutes à jamais ennemies des actes de l'amour.

- Oh ! enfant cynique, vous oser comparer !...

- Ce matin, j'ai toutes les audaces. Il faut en finir. Si nous étions à l'époque des métamorphoses, je supplierais votre soleil d'imiter Jupiter, et je tenterais, les dents serrées, l'expérience du cygne.

Elle prononça ces derniers mots d'une voix qui n'était plus matinale ni pure, bien que le visage séraphique demeurât immobile et sans expression dans l'intense lumière.

- L'expérience fut désastreuse, sourit Mabel, puisque Léda devint enceinte de Castor et de Pollux dont les noms sont cités comme symbole de l'amitié la plus exaltée.

- L'amitié victorieuse de l'amour... murmura Martine. Oui, mais il faudrait être chaste, et je ne le suis pas. Si je l'étais, je dormirais la nuit au lieu de guetter les bruits qui pourraient venir et qui ne viennent pas de leur chambre à coucher ;

Tout à coup, elle s'assit sur la plage et, ramenant sur ses épaules les plis bariolés du peignoir :

- Mrs Waybelet, puisque vous désirez me sauver, me tirer de cet enfer et prendre la responsabilité de ma fuite, il faut que vous me connaissiez tout à fait. Nous allons cesser un jeu auquel je reconnais m'être prêtée avec une certaine coquetterie. Une nuit de ma vie vous est inconnue et nous ne pourrons pas vivre ensemble désormais, comme vous me l'avez proposé, si je ne vous raconte pas ce qui m'est arrivé cette nuit-là. J'irai très vite et je ne vous regarderai pas en parlant.

- Oh ! Martine, surtout ne soyez pas invraisemblable ! s'écria Mabel en s'asseyant, elle aussi, et en se drapant dans l'étoffe pelucheuse. Si je sens que vous me mentez pour être intéressante, je vous aimerai moins. Nous n'avons pas besoin d'inventer des péripéties pour que le drame soit poignant. Vous ai-je raconté mes nuits atroces avec Jack Waybelet ? Il faut toujours laisser beaucoup de mystère dans le passé quand on veut créer, sans souillure, une union nouvelle.

- Une amoureuse union ? Peut-être. Une amitié solide désire la vérité.

- Je ne suis pas de votre avis, mais, puisque vous avez envie de parler, j'écoute.

- N'écoutez pas, je n'ai plus envie de parler.

Et, boudeuse, elle tourna le dos à son amie. Celle-ci profita de ce mouvement pour allonger le bras derrière les épaules de la jeune fille et soudain l'attirer avec une force tendre :

- Racontez, chérie ! Soyez une toute petite fille qui se plaint de la vie à sa sœur aînée.

- A quoi bon ? Vous ne me croirez pas !

- Je puis tout croire, j'ai vu tant de choses !

- Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu.

- Je devine et n'ose vous encourager.

- Ce que j'ai vu, Mabel, ce que j'ai vu...

- Pauvre petite qui se blottit. Ne vous raidissez pas, chérie, laissez-vous aller, ayez confiance, et les vilains fantômes s'enfuiront.

- Celui-là, et ce n'était pas Hubert Templier, celui-là trompait maman avec la femme de chambre, et j'ai voulu l'en empêcher. C'était l'année dernière, en automne. Pour celui-là, inutile que je vous dise son nom, j'avais moins de répulsion que pour les autres. Il était très beau et il avait su me conquérir. Enfin, s'il avait voulu, vraiment voulu, peut-être aurais-je commis avec lui le crime que tous les autres attendaient d'une fille qui portait le lourd héritage sensuel que je porte. Il était beaucoup plus jeune que maman, il avait à peine quatre ans de plus que moi. Il me semblait devoir être le fils de ma mère plutôt que son amant, et, quand elle oubliait ma présence et disait : « Mon chéri ! » je n'étais pas scandalisée. Naturellement, il me faisait la coure, mais il n'essayait pas de m'embrasser, et je lui en étais reconnaissante, et j'avais presque envie qu'il m'embrassât. Il avait un visage si doux, une peau si fine ! Plusieurs fois, nous nous étions amusés à l'habiller en femme, et cela lui allait à ravir. Toutes les servantes de la maison étaient aux petits soins pour lui, tandis que Laure, la femme de chambre, le traitait sans aucune coquetterie ; et je ne tardai pas à soupçonner la vérité. Au commencement d'octobre, nous étions en Normandie, dans notre château d'Angueville, et il y avait une foule d'invités, Fred... je vous ai donné son prénom, cela ne vous avancera guère !... Fred, qui venait de nous rejoindre, a voulu changer de chambre ; celle qu'il occupait était en face de l'appartement de maman, et, sous un prétexte quelconque, il demanda à être logé au dernier étage ; on m'y avait également reléguée pour faire place à des hôtes imprévus ; alors, j'ai commencé à me promener dans les couloirs, la nuit. Vous connaissez cette affreuse maladie, je vous l'ai avouée ; ne dormant pas, il faut que je guette. Et puis, voilà, vous savez tout, je n'ai pas besoin de continuer.

- Je ne sais rien. Demeurez dans mes bras. Racontez !

- On s'était séparés d'assez bonne heure, chacun étant fatigué par une longue promenade ; lui ne nous avait pas accompagnés et prétendait souffrir de la migraine. Quand tout fut éteint, il descendit chez maman par l'escalier de service, comme d'habitude ; seulement, il resta à peine quelques minutes et faillit me surprendre, tellement il avait hâte de rejoindre Laure qui l'attendait. Elle ne l'attendait pas dans sa chambre de domestique, elle s'était glissée dans sa chambre à lui. Mon cœur s'est serré ; j'ai couru dans la galerie ; et quand Fred a poussé la porte, j'étais derrière lui et j'ai vu, déshabillée, presque nue, cette fille qui n'était même pas jolie, la rivale de maman. Sans doute m'a-t-elle vue, elle aussi : elle a ouvert grande sa large bouche, comme pour jeter un cri, et ses mains qui retenaient encore la chemise l'ont laissé glisser, mais la porte s'est refermée, non sans que j'ai entendu Fred dire de sa voix la plus câline : « Il ne t'a pas fait trop attendre, ton gosse ! » Je me suis sauvée et toute la nuit il me semblait entendre le miaulement des matous et des chattes.

- Serrez-vous contre moi, chérie, serrez-vous bien fort !

C'est vous qui devez me serrer fort, Mabel ! Plus fort que cela ! Il vous faudra la force d'un hercule pour me sortir de ma fange. Cette abominable nuit où j'imaginai Fred, soit entre les bras de cette servante, soit entre les bras de ma mère, et où je ne pouvais point effacer de mes yeux, ni chasser de mon cauchemar, son doux et beau et séduisant visage, où je connus la plus dégoûtante des jalousies, eut un atroce lendemain. Je ne descendis pas pour le premier déjeuner ; mais comme j'arrivais dans le parc, un peu avant midi, j'y fus

immédiatement rejointe par Fred ; il m'aborda en se dandinant et me parut affreux tout à coup : « Je viens de faire mes adieux à madame votre mère, me dit-il sans oser me demander comment j'avais dormi. J'ai reçu un télégramme qui me rappelle à Paris, je pars tout à l'heure ». Et, s'approchant de moi, il osa chuchoter : « J'aime les petites curieuses, je les trouve excitantes ». Indignée, je répliquai : « Que voulez-vous dire ? » et je le regardai bien en face. Ecoutez, Mabel, le cynisme de sa réponse : « Je veux dire, Mademoiselle Martine, que je vais être obligé d'espacer mes relations avec madame votre mère, et je suppose que vous vous en doutiez, mais je souhaite très ardemment ne pas trop m'éloigner de vous ». Et tout son visage était changé. Il n'exprimait plus qu'une impertinente convoitise. Qu'auriez-vous fait à ma place, Mabel ?

- Moi, *dear* ? Je l'aurais battu avec un fouet !

- Je n'avais pas de fouet. Je lui ai demandé simplement : « Est-ce que vous emmenez la femme de chambre ? » Il n'a pas eu le temps de me répliquer ; maman est arrivée et l'a entraîné en gémissant : « Mon petit, mon petit, ce n'est pas possible, vous ne nous quitterez pas ainsi ! » Et j'ai vu encore sur l'allée le beau gosse se débattre.

Pour achever son récit, Martine s'était dégagée des bras de Mrs. Waybelet. La tête un peu penchée sur l'épaule, la lèvre un peu relevée, elle avait cette orgueilleuse et charmante attitude qui s'était révélée devant Hubert Templier.

- Mon Dieu ! vous êtes une parfaite splendide chose ! s'exclama Mabel en joignant les mains. Je ne sais pas prendre au tragique cette petite histoire, mais vous la racontez comme si c'était la plus terrible qui ait jamais été parmi les hommes. Et je pense d'ailleurs que c'était assez terrible pour vous, cette domestique, votre mère, ce Fred que vous aimiez, car c'est le point exact : vous l'aimiez certainement avec l'imagination de votre corps. Et c'est excellent qu'il vous ait ainsi déçue, sans vous faire trop de mal. L'homme que j'ai aimé avec l'imagination de mon corps m'a épousée avant de se conduire comme votre Fred ; puis, il m'a divorcée, parce que je me vengeais de son insulte. Peu importe avec qui je me vengeai. A présent, nous avons fait toutes les deux l'aveu que vous trouviez nécessaire à notre véritable amour.

Elle avait pris les mains de la jeune fille et, tout en les tenant fermement, les effleurait d'une douce caresse qui dépassait le poignet et s'en allait sous le peignoir jusqu'à la chaude saignée. Le visage de Martine était redevenu peu à peu séraphique et plus encore mystérieux ; les paupières abaissées voilaient le regard ; et, celui-ci cherchant Mabel, la tête devait se rejeter, la nuque se ployer, le cou et la gorge presque s'offrir.

- Notre véritable amour ?... dit comme dans un soupir la voix matinale ; puis, avec les notes de l'autre clavier : Je n'ai pas le courage...

- De quitter votre mère qui piétine votre vie ?

- Non, de vous aimer. Je suis très sincère, Mabel ! Très, ce matin. Je me suis déjà accusée de coquetterie et je m'en accuse encore. En ce moment même, je suis coquette. Je ne devrais pas vous laisser ainsi caresser mon bras. Mais il vous faut continuer, cela me fait plaisir. Pourtant, ce n'est pas chaste, vous savez bien que ce n'est pas chaste !

- Dearest, les hommes ont inventé le mot chasteté pour nous garder esclaves de leur force brutale, et c'est la brutalité seule qui offense les cœurs purs.

- Et même elle n'offense pas les cœurs purs, Mabel, quand l'amour les possède.

- Cet amour-là est le piège dont vous parliez tout à l'heure, Martine !

- Le piège, Mabel, c'est le plaisir... mais j'ai soif de plaisir.

Ces derniers mots, presque à voix basse.

Et, presque à voix basse, Mabel approchant ses genoux des longues jambes de Martine étendue :

- Il faut en avoir soif. Ce n'est plus un piège s'il devient à lui seul le but même de la vie. Moi qui ai connu les baisers d'un homme, et il était plus beau que tous vos compatriotes, chérie ! je sais l'horreur d'être désirée comme une bête par une bête.
- L'horreur d'être écrasée et déchirée... Je ne pourrais pas, Mabel !
- Je vous défendrai, mon amour !
- Et vous m'apprendrez ?... Non, taisez-vous. Je n'ai rien dit. Laissez mon bras. Eloignez-vous un peu. Ne sentez-vous pas que je vais crier ? Il faut que je respire.
- Appuyez la tête sur mon épaule et respirez largement, librement.
- Oh ! librement ?...
- Mais oui, chère petite chose folle ! Je vous aime ; pourtant, je ne suis pas habitée par le sauvage égoïsme de la race, qui fait de l'amour et du plaisir des moyens. Je ne trouve ma joie que dans votre bonheur, tandis que l'on a vu des mâles prendre leur joie sur le corps de femmes qui hurlaient de révolte. C'est cela qui est monstrueux, ce n'est pas mon désir. Voyez ! je vous laisse, puisque vous ne voulez pas de mon épaule. Puis-je cependant rester tout près de vous ? Ordonnez, je serai obéissante.
- J'ordonne le silence, mais vous pouvez rester près de moi. Etendez-vous sur le sable. Non, pas de cette façon. Le visage tourné vers la mer. Rappelez-vous, mon amie :

*Comme un bétail pensif sur le sable couchées,
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers...*

Soudain, peut-être effrayée par la force des mots, elle se tut.

Mrs Waybelet acheva le quatrain, sa voix étrangère allongeant dans l'harmonie chaque syllabe :

*Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées
Ont de douces langueurs et des frissons amers.*

Puis, le silence.

Les mains s'étaient rapprochées ; les pieds se touchaient, s'étant trouvés. Tout semblait immobile sur la plage. Même pas une ondulation à la surface de l'indulgente Méditerranée ; même pas une brume dans le ciel que le soleil avait agrandi ; même pas un bruit dans le jardin de la villa Vinzel, le jardinier n'arrosait plus. Mais passaient, dans les vibrations de la lumière, le parfum des fleurs et l'odeur des flots.

V

Sous la pergola de la somptueuse villa Dumez, les mêmes vibrations transmises par l'éther donnaient la vie à l'air immobile. Les rosiers grimpants, les jasmins d'Espagne et toutes les lianes à l'exaltante floraison, bordaient, recouvraient, enfermaient la longue allée qui avait pour horizon, là-bas, cette indistincte contrée paradisiaque où se rejoignaient la Méditerranée et le ciel. Dans cette ombre animée par l'extérieur rayonnement, les insectes aériens s'attardaient, et les papillons nonchalants. Il y avait, grâce à l'absence de toute activité humaine, comme orchestre au silence, la merveilleuse musique des désirs de la nature quand se développent les mûrissantes splendeurs de la matinée. Ce n'était plus l'étonnement de l'aube, la naïve allégresse des premiers rayons frappant en dessous les feuilles surprises, ni même la gaieté légère du réveil. Le désir avait remplacé les jeux de l'amitié. Le dieu soleil faisait son œuvre quotidienne, encore joyeux, mais déjà traîné par les chevaux ailés vers la mélancolie de midi.

A la rencontre de son amant qui tournait le dos à l'horizon, cette femme encore jeune, mais dont le regard et presque la main semblaient toucher le point le plus haut de sa destinée, s'avavançait, belle, blonde, un sourire sur les lèvres, un sourire harmonieux, harmonieuse elle-même, parfumée. Et quand elle fut tout près de lui, elle dit assez bas pour ne pas troubler la symphonie :

- Que vos yeux sont bleus, Hubert !

Elle l'aimait davantage depuis que la voix lui avait chuchoté à l'oreille : « C'est fini ! », depuis qu'elle avait accepté d'être prise par celui qui gardait au miroir de sa conscience l'image des baigneuses nues, depuis qu'ils avaient trouvé des paroles pour se dénoncer l'un à l'autre leur enlèvement. Tout à l'heure, tandis que la femme de chambre, qui avait remplacé la triomphante maîtresse de Fred, frictionnait avec le gant de crin les hanches un peu grasses, Mme Tillet-Marville, l'insatiable et jusqu'à présent indestructible Von-Von, s'était souvenue de ce beau gosse qui l'avait quittée sans qu'elle pût deviner tout d'abord la cause de son abandon. Plus tard, une amie voulant être cruelle lui avait révélé le nom de sa remplaçante et s'était attiré cette simple réponse : « Mais il a très bon goût, ce petit ! Laure est une fille superbe ! Figurez-vous, ma chère, que j'avais peur qu'il vous eût choisie. » Elle venait de rencontrer Hubert Templier, et le contraste entre l'habileté de cet homme d'expérience et la fougue un peu lassante de Fred augmentait si possible ses facultés de sentir. Que lui importait d'avoir eu pour rivale heureuse une servante ? Hélas ! à présent, elle y songeait avec angoisse. Si elle se séparait d'Hubert, la rivale inavouée, mais tout de même heureuse, serait sa fille. « C'est notre sort à nous autres femmes qui aimons l'amour, se disait-elle. Nos amants nous ont trompés avec nos amies, c'était notre jeunesse ; ils nous trompent avec nos caméristes, c'est notre âge mûr. Mais quand ils épousent nos filles, il vaut mieux mourir ». Cependant, elle n'avait pas envie de mourir. Si enfant gâtée qu'elle parût, elle était construite pour la lutte, et les réactions de sa pensée, dans les intervalles de plus en plus rares des grandes crises sexuelles, ne manquaient pas de netteté. En quittant la masseuse et le cabinet de toilette, elle était décidée, soutenue par le rythme robuste de son cœur sanguin, à garder son amant, dût-elle y perdre son enfant. Ce qui n'avait été qu'une sorte de bravade, cette proposition faite à Hubert de le suivre en Bretagne, alors que Martine demeurerait à la villa Dumez malgré le dangereux voisinage de la villa Vinzel, devenait, pour la femme qui raisonnait égoïstement mais logiquement, le seul

moyen d'éviter cette catastrophe : Hubert Templier, habile à conquérir, faisant la conquête de la fille de sa maîtresse. La réputation de Mrs Waybelet passait au second plan. Au reste, Mme Tillet-Marville ne croyait pas à ces amours qui ne l'avaient jamais tentée et lui paraissaient même plus ridicules que criminelles. La crainte de commettre quelque crime contre la morale ou la nature ne gêne guère les âmes friandes de plaisir, mais les images que faisait naître dans les rêveries de Von-Von l'idée d'une étreinte que ne suivrait pas la possession charnelle, profonde, lourde, ne lui avaient jamais donné ces brusques frissons qu'elle connaissait si bien et contre lesquels était sans défense sa sensualité par ailleurs souveraine. Donc, le péril de cette étreinte, en admettant par complaisance que celle-ci pût exister, n'était pas comparable au danger que décelait l'odieuse, mais claire et torturante vision de Martine enlacée par l'amant aux yeux trop bleus, oui, si bleus que la couleur semblait un écran tendu devant la pensée qui devenait ainsi plus impénétrable. Peut-être n'y avait-il aucune pensée à pénétrer. La maîtresse voluptueusement reconnaissante et un peu mûre d'un homme qui avait eu, avec tant d'élégance, tant de succès, ne pouvait croire qu'il n'y eût un grand mystère caché dans ce magicien. Cependant la femme raisonnable, voire raisonneuse, la femme qui avait eu, elle aussi, tant de succès remportés avec tant de désinvolture, se disait simplement que les yeux bleus d'Hubert Templier masquaient sa fourberie, et qu'il lui faudrait jouer serré, en face d'un tel adversaire, si elle ne voulait pas être bafouée, ainsi qu'elle l'avait été ce matin même, et publiquement puisque Mrs Waybelet demeurait le témoin sans doute fort amusé de cette stupide scène sur la plage. Ce point de vue, Mme Tillet-Marville le trouvait d'une extrême importance depuis qu'elle avait repris conscience de sa situation sociale en donnant des ordres à son maître d'hôtel, à son chauffeur, au chef des jardiniers. Sans doute ce nombreux personnel domestique n'ignorait-il pas les mœurs de ceux qu'il servait. Sa présence ne leur en était pas moins en quelque sorte secourable et surtout à ce moment d'un drame si particulier. Ni les servantes, ni les valets, ne connaissaient la qualité du scandale qui avait entouré le divorce de Mrs Waybelet, et si l'Américaine leur paraissait originale, ils reconnaissaient sa gentillesse et sa générosité. Pas un d'eux ne soupçonnait ce qu'insinuait Hubert, tandis qu'ils avaient très certainement remarqué la galante courtoisie de l'ami de Madame envers Mlle Martine. Et ils en riaient à l'office. Mme Tillet-Marville avait supporté ces inévitables inconvénients d'une vie trop ardente, aussi longtemps que la critique de ses gens ne s'était adressée qu'à sa vertu, mais sa dignité de mère était en jeu. Von-Von s'en était souvenue tout à coup. Elle avait ainsi, par intermittences, des sentiments maternels. Ce n'était pas amitié, encore moins tendresse. Depuis que Martine était sortie de la première enfance, Mme Tillet-Marville ne pouvait la regarder sans frémir en songeant au péril du temps qui passait. Et même quand ses amants la distrayaient de cette frayeur, c'était eux qui lui indiquaient, avant même parfois qu'elle y eût pensé, l'entrave que mettait à leurs libres ébats la présence de l'adolescente inquiète. Plus tard était née la jalousie de femme à femme, l'horrible drame qui arrivait à son heure la plus tragique. Mais au-delà de cette passion, plus profondément enracinée, grâce au fumier de l'habitude, dans le conscient et le subconscient, il y avait l'idée que cette petite fille gênante devait respecter sa maman et n'être jamais mise en situation où il serait possible de la juger, soit en bien, soit en mal. Or, la scène de ce matin-là ayant été publique, puisque Mrs Waybelet pouvait la raconter à ses servantes, il fallait échapper aux railleries de la valetaille, tout comme à la critique de Martine. Il fallait agir, et agir vite. Donc, Von-Von s'était hâtée vers la pergola.

Cependant, aussitôt qu'elle avait pénétré, l'atmosphère de cette douce pénombre, l'air immobile et les vibrations de l'éther, les parfums et l'orchestre du silence, la mystérieuse symphonie qui semblait venir de la Méditerranée et s'en aller dans les jardins du rivage, puis de ces jardins embaumés retourner vers le large, dans un doux et perpétuel balancement, avaient transformé à nouveau la femme redevenue jeune dans sa toilette matinale, redevenue pleine de force, grâce au contact de la vie quotidienne, et ce fut, devant le dernier amant, l'amoureuse du seul plaisir :

- Que vos yeux sont bleus, Hubert !

Elle lui tendait sa main à baiser.

Il prit les doigts déliés, aux articulations presque trop souples, et, faisant tourner le poignet, il appuya longuement ses lèvres sur la paume creusée, entre le mont d'Apollon et le mont de Vénus.

Vraiment, il avait profité des leçons de sa carrière, il savait embrasser ; mais l'art n'aurait pas suffi à provoquer l'émoi qui exalta son amie :

- Oh ! mon chéri ! murmura-t-elle.

Elle le contemplait. Il était tout à fait beau à cet instant-là, ce bellâtre. Etaient-ce l'atmosphère, la musique du silence, le balancement de la divine symphonie, ou, plus humainement, la perversité qui traversait pour la première fois sa vie mesurée et venait ajouter son excitation à la crainte de vieillir ? Il avait les traits plus serrés, la taille plus redressée ; il était enfin pareil à un étalon qui entend hennir, dans la campagne, les jeunes et folles juments.

- Mais non, Hubert ! Prends garde ! Si l'on nous voyait !

De son bras, il lui avait enveloppé l'épaule, puis le bras était descendu à la taille où l'étroite ceinture ne l'empêchait pas de sentir les muscles tendus qui résistèrent un instant, et, dans un frémissement, ployèrent.

Elle gémit, le tenant par la nuque :

- Je ne peux pas me défendre, tu le sais bien !

Et comme folle :

- Veux-tu que nous rentrions ? Viens !

Elle connaissait la splendeur de ces soudains et imprévus accouplements, et sa mémoire soutenait son appétit.

Le rire d'Hubert Templier, le rire de tête, l'arrêta net.

- Alors, tu voudrais, Von-Von, comme ce matin ?... Encore ?

Et, s'étant reculé un peu, il la dévisagea, goguenard.

- Tu as raison, dit-elle, essayant de se moquer d'elle-même et de lui. J'abuse !...

- T'ai jamais donné le droit de penser ainsi ? répliqua-t-il avec un soupçon de fatuité.

Déjà, elle s'était reprise, et, prête au marivaudage :

- Si cela fut, soyez certain que je l'ai oublié !

- Fâchée ?...

- Pourquoi ?... Pas même déçue.

- Allons, tant mieux ! fit-il gaiement. Car nous avons à parler, je crois ?

- Hubert, tu ne m'aimes plus !

- Von-Von, tu m'ennuies !

- Comme tu es spirituel !

- En quoi ai-je essayé d'être spirituel ? Tu m'ennuies certainement quand tu mets en cause notre amour, alors qu'il s'agit de l'éducation et des amitiés de mademoiselle ta fille.

- Il s'agit à coup sûr de notre amour, puisque tu le détruiras si tu continues à t'occuper de l'éducation et des amitiés de mademoiselle ma fille.

- Très drôle !

- Très simple. Depuis notre scène dans la chambre à coucher, à une heure où nous n'étions lucides ni l'un ni l'autre...

- Je te demande pardon ! J'étais...

- Tu étais comme je ne t'avais jamais vu et comme je souhaite ne jamais te revoir. J'ai beaucoup réfléchi, depuis cette scène assez trouble, en faisant ma toilette et en donnant mes ordres de la journée.

Elle se tut et s'arrêta de marcher. Ils étaient arrivés à l'extrémité de la pergola. Les murs de feuillage s'écartaient et formaient comme une chambre de verdure et de fleurs au-dessus des rochers qui dominaient de quelques mètres, à cet endroit-là, l'étendue de la Méditerranée. Il y avait deux fauteuils au bord de la terrasse, et, dans un angle, comme enveloppé par les lianes, un large banc de mousse soigneusement et à grand prix entretenu.

- Eh bien ? interrogea Hubert. Puis-je connaître le résultat de vos méditations ?

- Regardez ce beau décor, mon ami ! C'est la dernière fois que vous le voyez, cette année tout au moins. Il était dix heures et quelques minutes quand je suis sortie de la villa ; il doit être dix heures et quart. On aura tout le temps de faire vos malles.

- Vous avez donné l'ordre de faire mes malles ?

Il paraissait si inquiet qu'elle profita de son erreur et mentit :

- Ne m'aviez-vous pas priée de le donner quand vous êtes venu frapper à la porte de ma chambre ? Mes femmes vous avaient entendu et en étaient tout intriguées.

- C'est impossible ! Et quand cela serait, vous n'aviez pas le droit de me mettre dans la situation ridicule d'un hôte que l'on chasse.

- Je ne vous chasse pas. Le climat de la Méditerranée, en été, vous empêche de dormir, et vous cédez aux pressantes sollicitations d'amis qui vous demandent de les rejoindre en Bretagne. Moi-même, je perds le sommeil sur cette côte et n'ai pas l'intention d'y poursuivre mon séjour. Ma femme de chambre m'approuve, car elle me trouve l'air très fatigué. Elle a même poussé l'audace jusqu'à me conseiller de partir avec vous et m'a supplié de l'emmener. Je lui ai répondu en lui parlant de Martine à laquelle j'ai promis ces belles vacances, et cette chère Léonie m'a répondu, à son tour, que Mrs Waybelet était un excellent chaperon. Voyez comme c'est simple !

- Si vous ne mentez pas, Yvonne !...

- A qui parlez-vous ? Je me nomme Von-Von.

- Si vous ne mentez pas, madame, je vous présente mes respectueux hommages, car j'ai tout juste le temps, en effet, de surveiller mes malles et de prendre le train. Adieu !

- Alors ? La rupture ?... Bien vrai ?

- Tout ce qu'il y a de plus vrai et de définitif. J'ajoute que je vous suis particulièrement reconnaissant de me l'avoir facilitée. Il y a en moi un certain fonds d'honnêteté...

- Souffrez que je vous interrompe ! Il me semble que vous m'avez déjà raconté cela. Nous tournons en rond. Votre honnêteté vous permet de salir ma fille par vos désirs et vos soupçons. La mienne m'ordonne de mettre mon enfant à l'abri de vos entreprises ; mais comme je vous aime et que je n'ai pas le courage de vous quitter, je vous suivrai là-bas où vous allez vous rendre pour me venir en aide et non pas sous le coup d'une menace ou d'un ordre, car je vous ai menti, Hubert ! je n'ai rien confié à ma femme de chambre, et elle ne m'a rien répondu. Seulement, il faut que vous m'aidiez à vous empêcher de devenir un très vilain monsieur.

Elle avait dit ces phrases en le regardant sans faiblesse, les paupières plus relevées que d'habitude, et sa voix était allée de l'ironie à la sécheresse et de la sécheresse à l'émotion, mais une émotion contenue, de bonne compagnie, malgré l'accentuation fort nette des derniers mots.

Son amant l'avait écoutée d'abord avec impatience, ensuite avec gêne et en détournant les yeux ; il avait eu ce geste dont il aurait voulu se défendre, car vraiment il marquait trop son époque, ce geste qui consistait à caresser les moustaches blondes, en les abaissant de chaque côté de la bouche, et à les relever nerveusement ; il s'était efforcé d'imposer à ses lèvres un sourire en coin, et sans y parvenir, gagné qu'il était par une singulière angoisse.

Il commença de riposter :

- Vous êtes charmante !...

Et s'arrêta, haussa un peu les épaules, puis, le visage tourné vers la magnificence méditerranéenne :

- En tout cas, ma chère, il est trop tard. Sans doute suis-je devenu le très vilain monsieur dont vous parlez.

- Hubert ! C'est vous qui mentez, à présent ?

- Je ne crois pas, fit-il d'un ton las ; et, esquissant un geste découragé : depuis quelques jours, depuis que nous sommes arrivés ici et que nous vivons tous dans le malsain voisinage de cette Waybelet, que le diable la reprenne ! je ne sais plus exactement ce que je dois penser de moi. La nuit, j'essaie en vain de dormir, quand nous ne faisons pas l'amour.

- Hélas ! interrompit-elle, c'est bien ainsi qu'il faut désigner notre besogne de chaque nuit. Nous ne sommes plus dominés par l'amour, nous le faisons avec acharnement.

- Et nous sommes infatigables...

- Insatiables !

- Infatigables surtout, puisque nous ne trouvons pas le sommeil en nous quittant.

- Je le trouve parfois, Hubert, mais c'est pour rêver...

- Que tu es prise... Et tu ignores même si c'est moi qui te prends.

- Tu m'accuses au hasard pour te défendre de mes accusations précises.

- Je ne me défends pas. Veux-tu que j'avoue ?

- Non, je ne veux pas, non, je t'en conjure !...

- Apaise-toi ! Je suis le premier à redouter les mots inutiles. Pourtant, il te faut comprendre... il faut que tu admettes que je ne peux pas partir.

- Et si Martine venait avec nous, partirais-tu ?

- Si Martine venait avec nous ?

- Oui, si elle fuyait avec nous ce voisinage qui te paraît malsain et ce climat épuisant, ces soirées trop lourdes et ces matins trop purs ?

- Trop purs ? Tous les deux, ce matin, nous avons été assez loin dans la perversité, il me semble...

- Tais-toi ! Je ne me rappelle plus.

- Je te parlais de la petite, tu m'accusais d'en être épris et de la désirer, et tu te donnais comme jamais tu ne t'es donnée.

- C'est toi qui me prenais comme...

- Tu l'as déjà dit, et j'ai avoué...

- Ah ! misérable !

- Plains-moi.

- Tu ne me fais pas pitié.

- Et je ne te fais même pas horreur. Voilà des sentiments que je n'aurais pas compris, il y a une semaine. A présent... Je me suis toujours demandé ce que devait ressentir un de mes camarades de cercle, un homme qui portait un grand nom, mais qui vivait comme je vis, inutilement et assez proprement, et qui a été découvert un soir trichant au jeu. On ne l'a pas soupçonné, on l'a pris sur le fiat. Tout à coup, il était devenu un malhonnête homme... Tu ne m'écoutes pas ?

- Si. Tu n'es pas un malhonnête homme, mais nous sommes très malheureux. Qu'allons-nous faire ?

- Tu me proposais d'emmener Martine avec nous, en Bretagne.

- Et tu imagines que ce serait te guérir ?

- Dans une autre atmosphère, je tâcherais... Ici, je suis hanté par des visions que je n'ai jamais eues, non, jamais, je te le jure ! J'ai toujours aimé les femmes, mais je n'étais pas un homme compliqué. Dans une maîtresse, je voyais tout de même autre chose que sa nudité ; et, le mois passé, je tenais encore compagnie à ta fille pendant des heures, je lui faisais même un doigt de cour, par habitude, mais je ne pensais pas à son corps dévêtu. Tandis que maintenant... Cette nuit, n'est-ce pas ? j'ai attendu, avec une impatience de maniaque, la naissance de l'aube, et, quand elle est venue, il m'a semblé que le soleil ne parviendrait pas à se lever, et j'ai été le chercher au bord de la mer. C'est ainsi que j'ai surpris Martine avant l'arrivée de la Waybelet... Eh bien ! pourquoi ai-je fait cela ? Que pouvais-je espérer ? Le spectacle de deux femmes nues se baignant dans une mer admirable ? Etait-ce de l'espionnage ? J'espère n'être pas capable d'une telle vilénie. Alors ?

- Tu étais jaloux, simplement, abominablement.

- Stupidement, puisque je t'ai prise quelques minutes plus tard.

- J'ai dit : abominablement, Hubert, et je t'ai dit que tu n'étais pas un malhonnête homme ; mais si nous ne quittons pas ce rivage surchauffé, nous sommes perdus.

- Ou bien, il faut accepter...

- Que veux-tu que j'accepte ? Ose !...

- J'ose. Ce n'est pas terrible. Acceptons, nous deux, de souffrir secrètement.

- Que ton visage a changé, Hubert !

- Si j'avais tout à coup vieilli, cela ne m'étonnerait pas.

- Je ne sais pas si tu as vieilli, tu as l'air torturé. Ce n'est pas une critique, je te préfère ainsi. Et je te suis reconnaissante...

- De quoi, mon Dieu ?

- De ta franchise, car enfin, tu n'as commis aucune action mauvaise, ce ne sont que des pensées que tu avoues. Si je les avais soupçonnées, j'aurais souffert davantage.

Elle s'était approchée de lui qui s'était assis sur le banc de mousse que l'on entretenait à grand prix.

- Tu as une âme plus riche que je ne croyais, lui dit-elle ingénument, et elle lui posa la main sur le front.

- Tu as la fièvre, murmura-t-il.

Pour lui répondre, elle s'agenouilla, souple comme une jeune fille, et, retirant sa main, se glissa entre ses genoux :

- A qui la faute si j'ai la fièvre ?

- Ne reste pas si près de moi. Von-Von !

- Où veux-tu que j'aille si tu me repousses ? Après ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre, comment pourrions-nous nous séparer ? Puis, écoute, comprends-moi, je suis... Non, je ne veux pas te dire, tu interpréterais mal... Mais il faut

pourtant que je te guérisses, et je ne peux te guérir qu'en t'aimant. Une amoureuse n'a que cette défense contre sa rivale. Embrasse-moi.

VI

Le soleil entrait dans les plus hautes chambres du ciel, et sa lumière devenait sans couleur, absorbait toutes les couleurs de son éclat insoutenable et blanc. Les fleurs qui se tournent sans cesse vers lui, l'héliotrope géant, étendu en espalier dans le jardin de la villa Vinzel, s'efforçait à produire son dernier parfum avant le spasme, puis le sommeil de midi ; les roses mourantes ne retenaient plus leurs pétales et se défaisaient sans pudeur ; les jasmins d'Espagne mettaient une sourdine au chant véhément de leurs exhalaisons, tandis que les infatigables tubéreuses triomphaient, n'ayant plus pour rivale que l'odeur marine de l'eau à demi évaporée dans les failles et les rouges cuvettes des rochers de porphyre. Toujours protégées par le plus grand de ces rochers, les amies demeuraient couchées sur le sable qui n'était plus pour elles ni frais, ni même doucement tiède, mais brûlant comme l'air qu'elles respiraient, et comme leur semblait le silence auquel s'obligeaient leurs volontés en quête de sensations à la fois puériles et inouïes. Pour imiter les femmes damnées de Baudelaire, car il lui fallait bien ennoblir sa détresse, Martine ne quittait pas des yeux l'horizon où paraissait se lever une brume nuancée ainsi qu'une opale. Accoudée, l'une de ses mains soutenant le visage aux traits maintenant un peu crispés, à la bouche entr'ouverte, l'autre main abandonnée à la presque immobile caresse de Mabel, la jeune fille aimait dans ce jeu le péril autant que la douceur. Le peignoir bariolé avait glissé, découvrant l'épaule et la fuite des longs muscles du dos, et la force amoureuse de la petite poitrine qui demeurait ferme bien que suspendue, et la naissance des flancs et du ventre pâle, doré, teinté de vieil or ainsi que l'était la laque serrée des cheveux. La compagne de cette heure dangereuse ne regardait pas, elle, l'horizon des mers. Elle était accoudée, et sa main libre soutenait aussi son visage que rendait viril le profil plus que la coiffure. N'était-ce pas un beau jeune homme de Corse ou d'Italie qui tâchait à fasciner une vierge pleine d'hésitations et de méditations, par la puissance d'un désir que seules exprimaient l'ardeur des yeux et l'habileté d'une chaste pression des doigts aux doigts entremêlés, et d'une jambe polie comme le marbre effleurant un fragile genou ? Mais personne ne les voyait, si ce n'étaient elles-mêmes. Elles s'imaginaient, en effet, et la volonté qui les envahissait lentement était soutenue sinon provoquée par cette vision de leur double beauté. Quand l'instinct n'est pas la source du plaisir, celui-ci, plus rare et peut-être plus intense, doit naître des images que la pensée peut dessiner et peindre, d'abord sans fatigue, avec un art d'une inconsciente et prodigieuse sensualité, puis, à mesure que le fluide nerveux s'accumule dans les centres où se prépare le miracle des pâmoisons, avec effort, avec un tragique et le plus souvent inutile acharnement. Le couple harmonieux était encore à la période adolescente du plaisir, et, s'il existe une frontière entre les amitiés et les amours féminines, Martine, malgré qu'elle en eût, n'avait pas fait grand chemin au-delà de cette frontière. C'était une fille qu'il aurait fallu marier de très bonne heure, afin de transformer en reconnaissance sa répulsion pour la force des mâles. Peut-être d'ailleurs eût-on échoué, mais il y aurait une chance de réussir, tandis que la précoce puberté de cette enfant, la bouleversante tragédie qui est au seuil de toutes les destinées de femme, avait eu pour décor et personnages une maison toute vibrante des chuchotements d'amours hâtives, une mère sans prudence et dépourvue jusqu'alors de sentimentalité, esclave de ses amants mais changeant de maître volontiers, prodigieusement robuste et ne se doutant pas que sa déchéance viendrait, et puis, les hommes, ceux-là tous taillés sur le même modèle puisque

tous choisis par Mme Tillet-Marville, par Von-Von, même Fred, ce beau gosse à la voix gentille, tous présentant un mélange de hardiesse et de lâcheté, hardis quand on ne leur résistait pas, lâches quand on les menaçait, d'élégance et de grossièreté, de scepticisme et de cynisme, montrant enfin cette façon d'être qui obligeait, en leur parlant, de penser à des choses impures. Alors, la révolte. Mais aussitôt, l'obsession. Et Tillet-Marville n'avait pas légué que sa puissante fortune à Martine. L'héritage d'un père à l'ardeur exceptionnelle est un lourd fardeau pour une vierge. La cruelle obsession, les insomnies, les promenades dans les couloirs, les stations derrière une porte fermée, tout l'inavouable. Et chaque nuit devenant plus lourde à cause du souvenir des autres nuits. Quand Martine avait rencontré Mrs. Waybelet, quand Mabel s'était révélée tout de suite affectueuse, trop vite confiante et tendre, bientôt câline et presque impérieuse, quand la réputation de cette étrangère si connue à Paris avait donné une signification assez précise à des promesses d'un dévouement passionné, et qui, Mabel étant fort riche, n'étaient pas dictées par l'intérêt, quand Mme Tillet-Marville s'était débarrassée de sa fille en la confiant à cette amie toujours si complaisante quoique autoritaire, Martine avait trouvé le désir qu'elle devinait, moins gênant que la concupiscence des amants de sa mère, et, comme elle ne pensait point, au début, y pouvoir céder, elle était devenue plus femme qu'elle ne soupçonnait l'avoir jamais été, en jouant, coquette et subtile, avec son amoureuse. Elle obéissait enfin librement à cette volonté de plaire qui est à la fois une joie et une naturelle parure pour les êtres jeunes. Si ce besoin charmant se rattache, comme un prélude, l'ensemble des phénomènes sexuels, la conscience des candidats à l'amour sépare de son but, ignorante comme la tige qui va se couvrir de fleurs, l'allégresse qu'elle ressent à connaître, par l'éloge d'autrui, sa nouvelle beauté. Il ne s'agit pas de faire l'amour, il s'agit d'être aimée, et cela est fort différent. Il faut ne pas chérir les fleurs pour croire que tout leur mystère tient dans ce calice qui va devenir pansu. Lorsque les ternes sépales, ces utiles serviteurs, trouvent la nuit assez chaude ou la matinée assez calme pour qu'il n'y ait aucun danger à laisser paraître les premières et si délicates couleurs du bourgeon encore enroulé, lorsque, timides, prenant peu à peu des forces, les prestigieux pétales forment comme une voûte au-dessus du lieu saint d'où montent les parfums, lorsque ni l'insecte qui rôde, ni le jardinier qui se penche, ne sont capables d'apercevoir la magnificence qu'ils soupçonnent seulement, le chef-d'œuvre du rosier, du lys ou de l'iris, la chaleur des teintes, les pourpres, les grenats, les émeraudes, les rubis et les turquoises, et le dessin des veinures et la gloire secrète et pour l'instant très chaste des étamines et du pistil, dans ce mouvement des sépales, dans cette dévotion des pétales, dans cette ombre si riche du lieu saint, se trouve achevé le destin de chaque plante ; tout ce qui suivra, l'éclosion sous le brutal soleil, le viol par l'insecte ou la brise, l'un et l'autre messagers d'une volonté étrangère, féconde mais ennemie puisque la fleur aussitôt commence à se faner, toute l'agonie de la corolle et les souffrances du calice sous la pression des germes, out cela est sans doute indispensable à l'espèce ; seulement, à quoi sert l'espèce si ce n'est à créer, non pas des individus mâles et femelles, qui, à leur tour, se reproduiront pour que leurs descendants toujours se reproduisent, mais ce moment du suprême plaisir, ce moment d'avant l'amour, les heures si fraîches en apparence et si brûlantes dans le cœur des jeunes gens et des jeunes filles, les heures pour lesquelles ont vécu et vivent les grands poètes passionnés, heures que veulent prolonger, au-delà des limites permises, tous ceux que les hommes, chacun redevenu, après une courte floraison, l'esclave de la race, ont nommé et nomment les pervers. De telles idées, enveloppées

comme d'un voile par la banalité des comparaisons mélodieuses, rehaussées, rendues pittoresques par l'accent étranger, Mrs. Waybelet avait bercé Martine devant laquelle, faisant le procès de Mme Tillet-Marville et de ses amants, en oubliant que celle-ci et ceux-là étaient également inféconds, elle vantait, merveilleusement habile, la pureté qui n'était point hostile aux joies particulières de son désir. Car elle était extrêmement chaste dans ses propos, dès que ceux-ci n'avaient plus l'excuse de la poésie. Au cours du crépuscule d'un seul soir, il lui était arrivé de psalmodier les poèmes les plus érotiques et d'examiner, comme une sœur aînée, avec méthode et intelligence, l'avenir si difficile que les dieux réservaient à Martine. Elle disait : « les dieux », bien qu'elle se détachât brusquement de toute littérature. Elle montrait à la jeune fille qui l'écoutait avec deux âmes – l'une de gamine précoce et prompte cependant à s'émerveiller, l'autre de petite Française assez moqueuse et ironique, - ce que serait, soit l'évasion par le mariage, soit le libre départ vers des pays inconnus. Il était admis en principe que la situation de Martine auprès de sa mère ne pouvait être tolérée plus longtemps. Or, le mariage devenait, décrit par Mabel, une invention de l'enfer, le mariage stérile bien entendu, puisque déformer un corps précieux, avoir des enfants, mettre au monde un pauvre être que l'on ne saurait assez chérir, n'était même pas envisagé. La puissante fortune de Martine la forcerait à se défier de tous les amoureux. Les hommes sont des fourbes, Mrs. Waybelet en était certaine. Au reste, si besoin était, on trouverait toujours un mari ; ce serait le plus tard possible. Il fallait vivre d'abord, et l'argent, qui aurait été dans le mariage un obstacle au bonheur, serait le plus incomparable des magiciens, dans cette vie que l'Américaine chantait, nasillarde et charmante. Grâce à lui, puisqu'elles étaient riches toutes les deux, et puissamment, elles iraient... ailleurs. Le mot de toutes les invitations au voyage prenait une force plus nombreuse sur les lèvres volontaires de l'étrangère au profil impérial. « Là-bas, chez moi, *dearest* !... » Et c'était de voluptueuses descriptions d'une féerique Floride, d'une Floride peut-être inventée. Ou bien encore, sur un énorme paquebot, les amies, blotties l'une contre l'autre pendant les inévitables tempêtes, allaient à l'aventure, débarquaient à Ceylan, repartaient pour la Chine et le Japon, changeaient d'idée en cours de route et ne s'arrêtaient qu'au bord de la mer intérieure d'une île entourée de corail... « J'ai été là-bas, *dearest*, et je n'aurais pas dû revenir... » Ailleurs, ailleurs, loin du château d'Angusville, loin de l'hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, loin de la villa Dumez, loin de la chambre à coucher où la mère de cette enfant qu'elle rendait impure faisait l'amour sans méchanceté et pourtant devenait criminelle. Ailleurs, loin du miroir aussi, et c'était pour échapper à une image à la fois épouvantée et sournoise, pour fuir la médiocrité de sa pauvre honte en donnant du pittoresque et ce qu'elle croyait être du tragique à sa figure, à sa silhouette, que Martine, imitant Mabel, ayant renoncé aux courtes boucles qui encadraient son front et ses joues, et, rejetant ses cheveux en arrière, les aplatissant sous la laque brillante, s'était étrangement coiffée de cette calotte étroite, couleur de vieil or. Mais cherchant le baroque, elle avait trouvé la beauté, et Mrs. Waybelet avait pu lui dire : « N'avez-vous pas eu raison de suivre mes conseils, *dearest* ?... » En vérité, il lui semblait s'être évadée de son sexe et même de toute sexualité. N'était-elle pas l'androgynie ? Pour Mrs Waybelet, elle était simplement plus excitante : « Quand partons-nous, *dearest* ?... On avait quitté Paris pour la Côte d'Azur, on avait loué la villa Dumez et la villa Vinzel, mais ce départ-là n'avait satisfait ni Mabel, ni Martine, car ce que l'une et l'autre attendaient du départ ne s'était pas produit, soit que Mabel eût manqué d'audace,

soit que Martine l'eût arrêtée en lui parlant de l'attitude qu'elle reprochait à Hubert Templier. Et, de nouveau, sur le sable couchées, elles regardaient l'horizon des mers, elles pensaient, si l'on peut nommer pensée cette vibration intérieure de la lumière, des parfums et des sons, elles pensaient, par images, à des continents irréels et à des apaisements qui ne seraient jamais complets. La caresse de la main et de la douce jambe de Mabel n'offensait en rien la jeune si vitre blessée par le regard ou l'accent d'un homme, et pourtant le soleil la pénétrait plus intensément, grâce au prolongement de cette caresse. D'autre part, il n'y avait plus dans son cœur aucune question demandant à être résolue. Une lente harmonie de bonheur venait de l'amie étendue près d'elle et rejoignait en elle cette autre harmonie heureuse qui était la lumière dont Martine se sentait enveloppée. Même les vieux adversaires dont son âme, comme toutes les âmes, était le champ clos, le bien et le mal, avaient posé les armes. Rien n'était mal, et rien n'était bien. Dieu n'avait besoin ni du bien, ni du mal pour exister. Il suffisait d'être harmonieux pour le prier, pour lui plaire. Dès que l'on entrait dans son harmonie, il vous accordait la sensation miraculeuse d'être une partie de lui. Tout était permis qui vous rapprochait de sa divinité, tout était défendu qui vous en éloignait.

- Oh ! Mabel ! pourquoi vous écartez-vous ?

Mais, sans répondre, Mrs Waybelet, qui s'était dressée, se mit à courir, le peignoir bariolé flottant derrière elle, vers la petite villa cachée dans les arbres. Et ce n'était pas la première fois qu'elle brisait ainsi la joie si avidement espérée. Cette femme portait en elle l'effroi de ne pouvoir jamais atteindre le bonheur, et, quand se déclenchait l'épouvante, il lui fallait, pour ne pas crier, appuyer ses poings contre sa bouche, et fuir, n'importe où, fuir, fuir...

VII

Or, sur le banc de mousse que l'on entretenait à grand prix, Mme Tillet-Marville, la blonde, belle et robuste Von-Von, devenue tout soudain une pitoyable femme qui s'était offerte vainement dans ce décor rustique, écoutait, sans même penser à reprendre une attitude décente, le triste gémissement d'Hubert Templier.

- Non, mon amie, non, trois fois non ! disait-il. Aucun être humain ne pourrait mener pareille existence ! Vous aimant comme je vous aime, j'arrive pourtant au dégoût de l'amour, et je vous imite, je perds toute mesure, je me laisse aller, je suis grossier. Vous pouvez rire... Soit ! soit ! vous ne riez pas, mais vous en avez envie. En tout cas, je suis ridicule, grotesque, burlesque. Ah ! je vous en supplie, ne restez pas ainsi ! Vous voyez mon chagrin, mon énervement.

Elle murmura, compatissante :

- Cela passera, mon chéri !

Elle le plaignait de n'être plus dans la vigueur de l'âge mûr et se plaignait elle-même, ne se sentant plus jeune, quelle que fût son imaginaire ardeur. Autrefois...

- Je ne souhaite pas que cela passe, comme vous dites, grogna Hubert Templier, et je suis même heureux de cette réaction de ma nature... Cette fois, vous avez ri ! C'est le mot réaction qui vous fait rire ?

- Je n'ai pas ri, fit-elle. Je vous comprends. C'est fini. Déjà ce matin, j'ai pensé que c'était fini. Nous avons été trop loin. Je suis plus résistante que vous et cependant je suis, ou plutôt j'étais un peu effrayée. C'est pourquoi, bien que je sois encore prête à lutter pour vous garder, je n'éprouve aucun étonnement devant la... devant ce que vous appelez la réaction de votre... eh bien ! oui, de votre pureté, de ce qui est resté pur en vous, malgré vos études d'amoureux professionnel, c'est-à-dire d'homme à femmes, d'homme qui fait l'amour comme un sport, comme un champion sportif, jusqu'au jour où les grands matches lui paraissent une niaiserie, tandis que l'enchante une simple partie de tennis avec une jeune fille sans expérience.

Elle demeurait couchée sur le banc de mousse, mais avait rabattu sa jupe, allongé les jambes, et se tenait accoudée, le regard perdu vers ce lieu imprécis où, dans la brume opaline, d'une couleur à présent plus épaissie quoique toujours irisée, se rejoignaient la Méditerranée plate et le ciel perpendiculaire. Le balancement invisible, imperceptible de l'éther devait être plus ample et plus lent, car les vibrations qu'il supportait : lumière, parfums et même la sonorité du silence, s'unissaient davantage, s'immobilisaient presque sous l'action à présent uniquement dévorante du soleil blanc. La mer et les rochers étaient comme amalgamés ; aciers bleus, porphyres rouges, échangeaient leurs reflets, comme les êtres endormis dans le même lit échangent leurs songes. Toute la nature était endormie dans le même lit, sous la couverture du ciel brûlant, dans la majestueuse chaleur qui tombait de l'empyrée. C'était le début du grand sommeil de midi.

Vers l'horizon, l'homme qui venait de perdre son orgueil le plus secret mais le plus profond, l'amant dont s'étaient emparées tout à coup la crainte et l'impuissance tragiques, cet aimable Hubert Templier permit à ses regards, naguère un peu myopes, de se diriger, comme pour interroger sa propre destinée qui vraiment échappait à sa volonté. Orientant ainsi ses yeux trop bleus, ne craignant plus de rouler entre les doigts ses moustaches blondes, tournant le dos à sa partenaire de nouveau silencieuse, il fit quelques pas dans la chambre de verdure, puis se laissa tomber dans un des fauteuils de paille, et, persistant à ne pas regarder Mme Tillet-Marville qui, d'ailleurs, ne le regardait point :

- Oui, n'est-ce pas ? dit-il tout à coup, à voix haute, comme s'il répondait à une parole qui n'avait pas été prononcée.

- Hélas ! soupira Von-Von, comme si elle répondait, elle aussi, à la même parole.

Il protesta, faisant toujours face à l'horizon :

- A quoi bon se plaindre ? Ce qui m'attriste le plus n'est pas qu'elle soit votre fille, ma pauvre amie, c'est que je pourrais avoir une fille de son âge. Mais je ne me plains pas, je constate. Quant à la partie de tennis dont vous parliez, j'essaierai d'y renoncer par souci d'élégance. Nous avons été trop sincères ce matin pour nous arrêter sur cette vilaine route. C'est grand dommage. La vérité est une déesse qui n'est heureuse que si ses amis se querellent. Elle ferait battre des montagnes.

Il essayait de retrouver son fameux rire de tête.

- Elle ne nous rendra pas ennemis, Hubert, dit Mme Tillet-Marville, et sa voix ressembla soudain à la voix de Martine.

- Parbleu ! dit-il. Nous avons le cœur mieux placé.

Puis, le rire de tête retrouvé :

- Encore une expression malheureuse, ma bonne amie ! Je veux dire que nous avons, l'un et l'autre, trop bon goût, et trop le goût, le sens des nuances, pour nous précipiter tête baissée dans un drame dont j'aperçois très bien le dénouement parmi les faits-divers des journaux ; De quoi s'agit-il ? Nous avons l'un et l'autre, la réputation solidement et justement établie d'aimer l'amour. A cause de cette réputation peut-être, nous avons été attirés l'un par l'autre. Nous n'avons pas eu à nous en repentir, moi du moins ; mais cette liaison qui n'aurait été que joies, il y a dix ans, prend tout à coup, par le fait de mon âge...

- Vous vous trompez, Hubert, il ne s'agit pas de votre âge, il s'agit du mien.

- Mettons que ce soit par le fait de notre âge que cette union toute sportive, ainsi que vous la nommiez, menace de nous faire connaître les pires égarements de la passion. Ni vous, ni moi, ne sommes des héros de tragédie, Von-Von ! Reconnaissons-le. Depuis huit jours, depuis mon arrivée ici, je travaille à me persuader que je suis follement épris de Martine. Eh bien ! je ne prétends pas être insensible à sa beauté, surtout quand cette satanique Mrs. Waybelet l'entoure de sa tendresse équivoque, mais depuis la petite malpropreté que j'ai commise ce matin... Vous dites ?

- Je ne dis rien.

- Ah ! je croyais que vous protestiez. Je répète : depuis la petite malpropreté que j'ai commise ce matin, je me suis enfoncé peu à peu dans un marécage dont j'entends sortir à tout prix... Quoi ?

- Mais rien, mon ami, je ne dis rien.

- Excusez-moi je ne vous regarde pas, je regarde mes pensées, et je croyais vous avoir entendu parler. Peut-être pouvez-vous me reprocher d'avoir changé d'opinion en bien peu de temps. C'est que, ma chère amie, les natures saines comme la mienne, se défendent avec brusquerie, quand leur santé morale est réellement en jeu. Tout à l'heure, j'étais arrivé à la saturation.

- S'il vous plaît, Hubert, ne revenez pas sur ce sujet. J'ai oublié... votre état de saturation.

- Eh ! je ne parle pas d'une fatigue passagère et vous fait grâce de vos oublis ! J'entends par saturation l'état où m'avaient mis et le climat de votre Méditerranée en été et le voisinage des amours bizarre de votre fille et de son amie.

- Hubert, je ne vous permets pas de dire encore une seule parole sur ce sujet. Moi aussi, je suis arrivée à l'état de saturation en vous écoutant, et, puisque vous vous êtes repris en mains et que vous avez souci d'élégance, vous allez tout arranger,

en me remerciant de vous avoir aimé juste assez pour vous plaire d'abord, vous fatiguer ensuite, et vous permettre enfin de ne pas me regretter... Nous sommes bien d'accord ?... Moi je vous regretterai... Si j'ai la force de lutter contre moi-même, je ne vous remplacerai pas... Ne haussez pas les épaules !

- Je n'ai pas haussé les épaules.

- Je me suis trompée. Vous gardez un silence moqueur.

- Je ne me moque pas, j'attends vos ordres.

- Ce sont les mêmes que je vous donnais, ce matin, mais je ne vous tends plus un piège. Il faut nous séparer, Hubert !

- Il faut nous séparer, Yvonne, vous avez raison.

- Nous allons nous donner jusqu'à ce soir, mon ami, pour réfléchir.

- Si nous attendons ce soir, mon amie, tout recommencera.

- Que proposez-vous ?

- Je me propose de vous obéir en avertissant tout à l'heure Martine et votre nombreux domestique de mon intention de partir ce soir pour Cannes où m'attend la vicomtesse d'Armanjon, mais oui ! la femme de mon vieux camarade Charles d'Armanjon qui est, au fait, le cousin par alliance de cette Mme Philippe Groux, à laquelle appartient la villa Vinzel. C'est assez compliqué. Les d'Armanjon ont une branche calviniste émigrée en Suisse et qui va s'éteindre en la personne de Catherine d'Armanjon, épouse en premières nocces d'un nommé Vinzel et, en secondes nocces, du colonel Groux.

- En quoi voulez-vous que cela m'intéresse, mon bon Hubert ? Vous voici redevenu le mondain qui meuble le silence avec des médisances et des généalogies. Je ne suis pas encore redevenue la mondaine qui, bientôt, pourra vous écouter.

- Ne cédez pas à la mode, ma chère, ne vous moquez pas de la classe à laquelle vous appartenez. Ils sont peu nombreux, les hommes et les femmes agréables à regarder quand ils ont renoncé aux artifices de la toilette. Depuis notre première jeunesse, nous avons appris à bien nous habiller, n'en rions pas. Quand les grâces déjà surannées de la conversation auront disparu, il faudra, dans une situation comme la nôtre, devant des décors comme celui-ci, ou se sauver du ridicule par des actes violents ou prononcer sans perdre haleine des paroles sublimes, ce qui n'est pas à la portée de tous et ce qui est, de surcroît, fort ennuyeux.

- Pourquoi ne me regardez-vous pas, Hubert ? Vous me parlez comme font les Anglais, les yeux tournés vers le lointain.

- C'est vrai, les Anglais ne regardent pas la personne à laquelle ils parlent. Ils sont prudents. Peut-être aussi ont-ils peur, comme moi, d'être indiscrets en suivant sur le visage d'autrui l'effet de leurs propos.

- Et dire que cet homme qui marivauderait aurait pu me prendre comme une paysanne sur ce banc de mousse ! Quand tu me prenais, tu ne craignais pas d'être indiscret ; je te voyais, à travers mes cils, qui me regardais comme pour m'atteindre au fond de moi.

- Ai-je réussi ? Non. Alors, à quoi bon ? Je veux désormais organiser ma vie en laissant un peu de côté l'amour ; sans cela, je me sens condamné d'avance à suivre les gamines dans la rue.

- Je n'étais pas une gamine et vous m'aimiez. Pourquoi nous vieillir quand nous sommes en tête à tête ? Ce que nous pouvons nous donner l'un à l'autre paraîtrait épuisant à bien des amants. Et même notre réaction, vous entendez : c'est moi qui emploie ce mot, notre réaction contre la perversité nous prouve que nous avons

encore des forces en réserve. Vous abdiquez trop vite, et je ne puis m'y résoudre. Comment vivrai-je quand je ne vivrai plus pour cela ?

- Il est d'autres amusements.

- Il n'est qu'un plaisir.

- Oh ! je vous comprends et ne vous contredis pas ! Hors de ces joies-là, ma vie ne fut qu'une défaite. Les autres hommes ont l'ambition de l'argent ou du pouvoir.

- Les autres femmes ont leur famille, leurs enfants.

- Tandis que moi, j'ai tout raté, sauf les bonnes fortunes, ô dérision !

- Tandis que moi, je me suis aperçue [sic] que j'avais une fille le jour où j'ai senti en elle une rivale, ô cruauté !

- Malheur aux voluptueux, ils trouveront la solitude !

- Malheur aux amoureuses, elles trouveront l'abandon !

- Et nous voilà qui chantons les litanies de la première impuissance. Nous sommes adorables, ma chère !

- Adorables ! Venez près de moi, pour le définitif adieu.

- Me voici, mais il faut me jurer de me laisser avoir le courage...

- Aie le courage de m'embrasser comme ce matin.

- Comme ce matin ? Tu veux ?...

- Que tu me désires, et que je puisse te repousser. Ecoute, je vais te parler si bas que tu m'entendras à peine. Ce n'est pas parce que je suis vieille que tu me quittes, mais parce qu'elle est jolie. Ni toi, ni moi n'avons jamais été fidèles. Depuis que nous sommes arrivés ici, je sais que ta pensée me trompe, mais je ne t'ai pas chassé, parce que moi aussi, je suis en quête de caresses nouvelles... Elle est très jolie, n'est-ce pas ? Si elle n'était pas ma fille, je t'aurais aidé à faire sa conquête. Ah ! serre ma gorge ! Il faut m'empêcher de parler ; Tu me fais mal ! Tu me renverses ! Non ! Laisse-moi ! Laisse-moi ! Si tu ne me laisses, je crie, j'appelle au secours... Au secours ! Au secours !...

Elle criait, en vérité. Il la laissa, qui triomphait.

VIII

Mais ce cri mensonger, ce cri de théâtre, s'en alla, offensant les vibrations de l'air et le balancement élastique de l'éther, sur la plage et vers le jardin où Martine avait regardé fuir Mabel épouvantée. Cependant, le timbre de la voix était si déformé que la jeune fille se demanda qui donc appelait à l'aide, et, comme l'appel ne se renouvelait pas, la solitude et l'abandon s'emparèrent de la voluptueuse et amoureuse enfant, la prirent aux épaules et la recouchèrent sur le sable, les mains unies, les reins soulevés, la poitrine gonflée par le début d'un sanglot qui devint un long soupir.

Cette fuite de Mabel, jusqu'à ce matin-là, Martine l'avait attribuée, n'étant pas plus ignorante que les autres jeunes filles, à un scrupule presque vertueux de son amie, et lui en avait même été reconnaissante ; mais la déception, ce matin-là, fut trop cuisante, la détente nerveuse trop brusque, l'arrachement trop abominable ; et, quand le long soupir fut achevé, le sanglot qui, de nouveau, se forma dans la poitrine, alla jusqu'au bout de son œuvre de douleur ; la gorge fut crispée, les mains s'appuyèrent sur les seins exaspérés, la nuque coiffée de vieil or s'enfonça dans le sable, et la jeune fille pleura désespérément devant le soleil qui la voyait dans toute sa beauté.

IX

- Vite, Allisson, vite ! disait l'Américaine à sa première femme de chambre qu'elle appelait par son nom de famille, selon l'habitude anglo-saxonne. J'ai les frissons de la mort. Donne le whisky. Non, pas le verre, la bouteille ! Et frotte mes reins, frotte, écorche ! Tu es donc sans muscles, aujourd'hui ?

- Mais, madame, je ne veux pas déchirer votre peau, c'est une si grande beauté !

- C'est une chose immonde, Allisson, immonde ! Je voudrais qu'on me l'arrachât depuis les pieds jusqu'à la tête. Oh ! ce whisky est immonde, lui aussi ! Je le hais ! Je hais tout ce qui est en moi. Frotte, frotte ! Ecorche !

C'était donc le cabinet de toilette qui occupait, avec la chambre à coucher de Mrs. Waybelet, toute la façade du premier étage, à la villa Vinzel. Sur le lit de repos se penchait Allisson qui transpirait malgré sa maigreur et son entraînement, et dont les bras montraient des muscles longs. Elle avait des mains comme désossées en dépit de leur vigueur ; la paume et les doigts semblaient se mouler aux jambes, aux hanches, au ventre, au thorax, aux épaules, puis aux bras, à la nuque et à l'échine de Mabel qui s'étirait, se roulait, gémissait, buvait à même la bouteille, gémissait encore le visage contracté soit par la douleur voulue du massage, soit par l'angoisse brûlante, tunique de Nessus depuis si longtemps attachée à ses reins et que détachait seulement la puissance du désir naissant.

- Je chercherai quelqu'un pour te remplacer, Allisson, si tu ne sais plus me faire mal !... Ah ! c'est mieux ainsi. Tu ne veux donc pas que je cherche une remplaçante ?

- Non, je ne voudrais pas, il ne faut pas qu'une autre soit près de vous. Moi, je ne suis rien et, déjà, dans votre maison, avant votre mariage, je n'étais rien, tout en étant près de vous.

- Tais-toi, et frotte ! Là, sur la poitrine, sur la gorge !... Pourquoi cela est-il arrivé, Allisson ? Quand je l'ai épousé, tu te rappelles ?...

- Je me rappelle, Madame !

- Mets tes doigts autour de mon cou pour durcir les muscles et que l'on ne puisse plus jamais m'étranger. Il m'étranglait, tu comprends ! S'il ne m'avait pas étranglée, il ne serait pas entré dans ma chair. Et je l'ai mordu à l'épaule, comme cela, tu comprends ?...

- Oh ! vous me faites mal !

- Il m'a quittée avec des jurons et il était ignoble, malgré sa beauté, même pas un faune, simplement un homme, aussi lubrique qu'un singe. As-tu vu des singes, Allisson, à Londres, dans votre zoo, dans la grande cage, quand ils deviennent obscènes ?

- Je sais qu'ils sont affreux, mais, par respect pour moi, je ne les ai pas regardés.

- Et tu me regardes pendant que tu me masses, et tu n'es pas offensée ?

- Comment serais-je offensée ? Vous êtes pareille à une statue.

- Tu trouves que je suis très belle ?... Et tu me plains ?

- Comment vous plaindrais-je, puisque vous êtes très belle ?

- Je suis faite comme un jeune homme, Allisson, comme un homme, mais je ne suis pas obscène. Sois plus douce maintenant, le sang s'est remis à couler dans mon corps. Grâce à toi, il a repris sa route paisible... Est-ce que tu me méprises, Allisson ?

- Plus d'une fois, je vous ai répondu...

- Oui, tu es une esclave qui jette le manteau sur l'abjection de ses maîtres.

- Je ne suis pas une esclave, mais je suis à vous, librement.

- Tu veux dire : par ta propre décision ?
- Je veux dire ce que je dis : je suis à vous, librement, et je ne vous quitterais pas, même si vous étiez encore plus méchante avec moi que vous n'êtes quand vous avez perdu l'esprit.
- Tu m'as déjà répondu ainsi, c'est vrai, et je ne me suis pas fâchée, je ne t'ai pas chassée, j'accepte que tu te dévoues à moi comme à une folle, et tu ne te trompes pas, je perds la raison tout à coup, à de certains moments, lorsque je me rappelle l'homme qui se relevait, mon abominable mari.
- Avec quel parfum dois-je vous frictionner ?
- Prends de l'alcool sans parfum. Je ne veux être que moi-même, aujourd'hui.
- Ne dois-je pas emporter le whisky ?
- Tu penses que je ne serai plus moi-même quand je l'aurai bu ? Eh bien ! tu ne te trompes pas, et je change d'idée, je change si souvent d'idée ! Tu me frictionneras avec le parfum de Martine, tu sais : le parfum que j'ai acheté pour lui plaire. Et laisse-moi le whisky, et donne-moi une cigarette. Il faut vivre jusqu'à ce soir. N'as-tu pas eu cette impression : le soir est trop éloigné du matin ?... Tu ne me réponds pas ? Tu ne m'écoutes plus ?
- Je vous apporte les cigarettes.
- Allisson, seras-tu toujours fidèle à ton fiancé ?
- Je ne pourrais pas tromper un mort, madame !
- Mais il y a plus de neuf ans qu'il est mort, c'était avant mon mariage.
- Oui, c'était l'année de votre mariage.
- Et tu n'es pas troublée la nuit, quand tu ne dors pas ?
- Je dors presque toujours, et, quand je ne dors pas, je prie le Seigneur.
- Cependant, tu m'aimes à cause de ma beauté ?... N'aie pas cet air malheureux ! Encore un peu de whisky, et je redeviendrai celle que personne, même pas moi, ne connaît, mais que tout le monde a rencontrée dans les ambassades, les palaces et les endroits où l'on s'amuse : le dos de Mrs Waybelet, la fiévreuse poitrine de Mrs Waybelet, le profil comme Bonaparte, et le souvenir du divorce avec toutes les choses qui ont été dites, et, malgré cela, la tête haute de Mrs Waybelet, et le satanique orgueil, et cette façon de jeter l'argent comme une chose négligeable... Je te remercie, Allisson, tu m'as assez frictionnée. Je ferai un peu de culture physique et tout ira bien. Je te prie d'aller jusqu'à la villa Dumez, tu verras Mlle Martine, il faut que tu la voies, et tu lui demanderas de venir déjeuner ici, avec moi. Si elle t'interroge sur ma santé, tu lui diras que je suis plus souffrante que les autres fois et qu'elle doit venir, justement à cause de cela. Elle avait donné cet ordre en s'approchant de la fenêtre qu'elle voulait ouvrir largement afin d'accueillir la prodigieuse lumière ; mais Allisson suivit sa maîtresse :
- Je dois obéir, madame ?
- Elle offrait le court vêtement de lutteur japonais, qui servait à Mabel pour ses exercices de culture physique.
- Certainement, tu dois obéir. Tu es jalouse de Mlle Martine ?
- Allisson se détourna en murmurant :
- Pour vous, j'ai peur d'elle.
- Tu avais peur aussi de mes autres amies.
- Oui. Toutes vous ont fait beaucoup de mal, mais les autres jouaient, je pense. Avec Mlle Martine, qui est une jeune fille, ce n'est pas un jeu, je vous demande pardon.
- Je te pardonne, mais obéis.

Et, sans prendre le costume japonais, Mabel, très calme, ayant à peine haussé les épaules, commença devant ses miroirs les longs exercices de ses assouplissements. Le whisky lui était favorable. Elle avait fait son plein, comme disent les ivrognes, et le jeune équilibre de son corps paraissait rétabli, tandis que l'âme et la sensualité, l'une et l'autre engourdies, ne gênaient plus le sang, les muscles, ni même, sur le théâtre rétréci de la conscience, la naissance des simples images.

X

Dans le jardin de la villa Dumez, les terrasses s'étagaient ; il y en avait cinq, la plus basse supportant les arceaux de la pergola. Quelques grands pins sauvages prêtaient leur noblesse à ce décor qu'une riche palette avait enluminée [sic]. L'arrangement des fleurs, la taille des arbustes et jusqu'à la disposition des rochers appartenaient cependant plus au théâtre qu'à la nature, et il fallait la puissance du soleil de juillet à midi et la lourde chaleur, pour que la Côte d'Azur, vue du grand salon vitré, ne parût pas trop semblable à une affiche de la Compagnie des wagons-lits. Tout au moins cette idée trouvait-elle, en naissant, bon accueil dans le cerveau maintenant sans imagination d'Hubert Templier.

Après l'appel au secours, et comme pas un jardinier n'avait répondu, Mme Tillet-Marville s'était laissée aller à une crise d'hilarité folle, et son amant, tout en se rajustant, l'avait imitée, beau joueur. L'été qui s'endormait dans les parfums embrasés avait semblé vaincu par cette joie tellement humaine et si éloignée de tous les instincts de la nature. La Méditerranée et le ciel n'étaient plus qu'une toile de fond pour une assez spirituelle comédie, et le couple parisien, ou qui se croyait tel et se plaisait dans cette pensée, avait gravi le sentier et les escaliers des cinq terrasses en échangeant des propos d'affectueuse camaraderie :

- Alors, vous partez, mon bon Hubert ?

- Il le faut bien, puisque vous le désirez.

- Oh ! ce sont vos amis d'Armanjon qui le désirent, et vous auriez mauvaise grâce de les faire attendre. Est-elle jolie, cette petite vicomtesse ?

- Elle est très grande et plutôt belle.

- Vous lui avez fait la cour ?

- Non.

- Vous la lui faites ?

- Pas encore.

- Ce « pas encore » est délicieux ! Je vous souhaite un prompt succès, mais oui ! de tout mon cœur !

Elle avait expliqué, sur un ton badin, qu'elle s'était toujours intéressée à ses remplaçantes, qu'elles fussent grandes dames, comme une certaine duchesse, ou servantes, comme la soubrette Laure ; et il avait répondu qu'il n'agissait pas autrement envers ses remplaçants. « C'est étonnant, mon cher, ce que nous nous ressemblons ! » s'était écriée Von-Von, et de rire, mais cette fois du rire le plus courtois. Puis, dans le grand salon vitré, elle avait laissé son hôte, non sans l'avoir entendu donner des ordres précis à un maître d'hôtel qui était trop bien stylé pour daigner paraître majestueux. Ainsi, c'était fini, vraiment fini. Il partait.

Et il n'en était pas fâché. Au contraire, il avait hâte de quitter cette maison où s'était révélée en lui une âme jusque-là insoupçonnée, un âme sans doute vilaine mais surtout effrayante par son manque de mesure. N'avait-il pas failli devenir un personnage de roman ? L'amant de la femme qui vieillit, amoureux de la fille de sa maîtresse, n'avait-on pas lu cela dans quelque livre ? N'était-ce pas du Maupassant, à moins que ce ne fût du Bourget ? Enfin, il importait peu ! C'était d'un auteur célèbre, mais à coup sûr d'avant-guerre. Et, dans la vie aussi, l'aventure n'était pas très originale. Ce qui la rehaussait, c'était la présence d'une grande perversité comme cette Mrs Waybelet. Mais il valait mieux pour un homme de la classe d'Hubert Templier n'être mêlé en quoi que ce fût à ces déformations sexuelles, dont les Français de race pouvaient sourire, mais qui dégoûtaient en

réalité leur esprit égrillard et parfaitement sain. Les camarades de cercle, les bons amis si friands de médire guettaient depuis toujours le séducteur trop aimé qui n'avait réussi à se faire pardonner ses triomphes que grâce à la correction de sa tenue. Or, dans ce drame, et par le fait que c'était un drame, il lui aurait été impossible de demeurer correct, puisqu'il s'agissait d'une jeune fille et d'une femme aux mœurs inavouables. Voilà ce qu'il pensait, avec difficulté, en regardant l'affiche de la Compagnie des wagons-lits.

- J'ai horreur de ce pays-là ! dit-il presque à voix haute.

Il était né dans les environs de Paris, et, malgré les voyages qui auraient dû enrichir sa mémoire, il ne comprenait, de grands peintres lui donnaient raison, que les paysages d'Ile-de-France, leurs forêts si nobles et bien ordonnées, le fleuve paresseux qui fait attendre les nonchalantes rivières, un ciel sans éclat mais habile à placer des nuages pour préparer les perspectives, et cette brume qui s'étend sur la plaine et donne à chaque détail, à chaque couleur, son exacte qualité. Hubert Templier n'était pas plus Latin que Celte. Ayant trop de précision dans l'esprit pour subir l'influence de la poésie du Nord, il avait le souffle trop court pour accepter la passion méditerranéenne. La mode qui entraînait depuis la guerre tant de gens sur la Côte d'Azur, en été, lui paraissait tout à coup inepte, voire dangereuse, puisqu'elle faussait les idées que la race tout entière pouvait avoir de la beauté.

- C'est comme leurs cheveux laqués, leurs jupes courtes, et cette absurdité de se baigner avec des caleçons d'homme. Autrefois...

Mais il interrompit son murmure et, dans un soupir !

- Attention ! Je vieillis, je dis : autrefois.

Devant lui, sur la plus haute terrasse, il aperçut, sortant de la villa, d'abord Allisson, puis Martine, tête nue et toute vêtue de blanc, qui accompagnait la femme de chambre jusqu'à la porte par laquelle le jardin Dumez communiquait avec le jardin Vinzel ; mais, avant que la jeune fille eût franchi cette porte, Mme Tillet-Marville appela avec une certaine violence :

- Martine ! Où vas-tu ?

- Je déjeune avec Mabel, maman ! Je ne savais pas que tu étais rentrée et j'ai dit de t'avertir.

Elle s'était rapprochée du salon vitré, et, comme sa mère lui parlait du balcon qui était au-dessus de cette pièce, Hubert devait entendre toute leur conversation.

- Je ne veux pas que tu déjeunes chez Mrs Waybelet, mon enfant ! M. Templier nous quitte cet après-midi.

- Ah ! il s'en va ? Bon voyage !

Elle n'avait tourné vers la villa que sa petite tête, et, malgré ses vêtements, Hubert Templier croyait voir son dos nu, la forme de ses hanches et la ligne de ses longues cuisses.

- Allisson ! Vous préviendrez Mrs. Waybelet que Mlle Martine ne peut accepter son invitation.

- Dans ce cas, maman, il faut que Mabel vienne déjeuner chez nous, je ne veux pas qu'elle soit seule !

- Tu ne veux pas ?... Quelle façon as-tu de me parler ?

D'un geste brusque, Hubert Templier avait fermé l'une des fenêtres du salon ; aussitôt, il rencontra le regard de Martine que le bruit avait frappée, et ce fut son regard à lui qui perdit la bataille. Décidément, cette jeune fille, au visage d'archange vu par quelque peintre ultra-moderne, mettait sans peine en déroute le don Juan de l'Ile-de-France, et, sous ce mépris, cette flagellation morale, Hubert

Templier demeurait à la fois pantelant et penaud. En une seconde, les pensées les plus diverses l'assaillirent : il lui fallait cette fille à tout prix, ce serait le couronnement de sa carrière, elle lui céderait s'il était prêt à courir la grande aventure, et cela, il ne fallait à aucun prix... Voilà le cercle vicieux. Au milieu du cercle, Hubert Templier restait tête basse, tandis que, sur la terrasse, Martine, elle, restait tête haute, mais également silencieuse. Accoudée au balcon qui dominait le salon vitre, Mme Tillet-Marville attendait en vain la réplique escomptée. Au fait, le ton de sa fille était-il impertinent ? Et pourquoi Mabel Waybelet ne déjeunerait-elle pas à la villa Dumez ? Ce serait le sûr moyen d'éviter toute scène pénible.

- Enfin, mon enfant, tu désires que ton amie déjeune avec nous ? Je n'y vois pas d'inconvénient, et je pense que M. Templier n'en verra pas davantage.

- Veux-tu que je le lui demande ? Il est là, dans le salon, qui nous écoute.

- Je vous entends, chères Martine, intervint Hubert Templier, je ne vous écoute pas. C'est assez différent.

- Le résultat est le même, dit la jeune fille qui retenait le bras d'Allisson extrêmement gênée : Maman vous demande si vous m'autorisez à inviter...

- Je te prie de cesser ce jeu, Martine ! s'écria Mme Tillet-Marville. Tu as un ton qui ne me convient pas ;

- J'aime beaucoup Mrs Waybelet, chère Martine ! protestait en même temps Hubert Templier. Elle m'a un peu maltraité ce matin, mais je ne lui en tiens pas rigueur et je garderai d'elle le plus précieux souvenir.

- Je ne sais à qui répondre, mon bon Templier ! Maman me gronde, et vous faites le gentil.

- Je ne t'entends pas, dit Mme Tillet-Marville et, s'adressant à Allisson : Veuillez transmettre mon invitation à Mrs Waybelet, en lui indiquant que M. Templier nous quitte cet après-midi et serait heureux de lui présenter ses hommages.

- Quel que soit le souvenir que vous garderez d'elle, disait Martine en baissant la voix et avec une coquetterie comme involontaire dans l'accent et dans le geste de la main qui s'appuyait sur la fenêtre, vous auriez été peut-être plus content de ne pas revoir une femme que vous avez si gratuitement offensée.

- Vous croyez donc, Martine, que, pour elle, je me serais levé de si grand matin ?

- Je pense, depuis une semaine, que vous êtes amoureux de Mabel, et je craignais que maman n'en devînt jalouse.

- Nous jouons tout à rebours la scène de Cyrano ? protesta du balcon Mme Tillet-Marville qui prêtait en vain l'oreille à ce confus chuchotement. Attendez-moi, je descends.

- Elle vous aime beaucoup, Martine ! mentit par gentillesse de cœur, Hubert Templier. Il ne faudra pas que vous soyez trop méchante avec elle quand je serai parti.

Mais il s'adressait à un cœur qui n'avait pas l'âge d'être gentil.

- Pourquoi partez-vous si vous la plaignez ?

- Il eut la sottise de répondre :

- Pour vous fuir.

Elle éclata d'un rire strident et qui dura jusqu'à l'arrivée de Von-Von dans le salon :

- Ah ! maman, c'est impayable ! C'est magnifique et sublime ! Ce bon Hubert vient de m'avouer qu'il nous quittait... Devine pourquoi?... Pour me fuir !

Et tout enveloppée de soleil, la lumière s'arrêtant sur la laque de ses cheveux et la blancheur de sa robe, elle riait encore, elle essayait de rire avec le plus de méchanceté possible, quand advint cet événement justifié par la fatigue du réveil,

la tension nerveuse de la matinée, l'éblouissante clarté de midi, Mme Tillet-Marville chancela, murmura deux fois : « Ah ! mon Dieu !... » essaya de se retenir au dossier d'un fauteuil et tomba de tout son long sur le tapis, entraînant dans sa chute un noble vase de Venise où trempaient les longues tiges de roses fatiguées par la chaleur. Les corolles se défirent, les pétales s'éparpillèrent, et le vase qui méritait de mieux finir versa en se brisant son eau à demi tiède jusque sur la joue de Von-Von. Il y eut ainsi du comique dans cette chute par ailleurs tragique, mais ce comique-là, Hubert Templier pouvait seul l'apercevoir, il était à l'âge où l'on n'attache guère d'importance à un évanouissement, tandis que Martine, si elle avait vu Mabel fuir à plusieurs reprises, n'avait jamais vu personne s'évanouir. Elle poussa un cri, naturellement. Ce cri de détresse avait moins d'importance que le brusque repentir dont il était l'insuffisante traduction.

« Qu'ai-je fait ? » pensait Martine.

Elle s'interrogeait et se haïssait, étrangement bouleversée.

Pour entrer dans le salon vitre, il lui fallait gagner la porte. Pour secourir sa maîtresse, Hubert Templier n'eut qu'à faire trois enjambées, et, quand il arriva, le très réel évanouissement était déjà fini, soit que la chute eût produit une réaction, soit que ce fût l'eau du vase brisé.

- Hubert !... Je voudrais mourir !... gémissait Von-Von qui revenait délicieusement à la vie. Pourquoi m'avez-vous fait cela ? Vous l'avez entendue !

- Chut ! La voici ! annonça-t-il, et se penchant : Ne reprenez pas vos esprits avant que l'inquiétude l'ait châtiée.

Il fut obéi. Les yeux de Von-Von se refermèrent, et sa poitrine, même pour respirer, ne se souleva qu'imperceptiblement. Est-il une femme qui ne connaisse cet innocent stratagème ? Il sert pour attendrir un amant. Il obtint de l'orgueilleuse Martine qu'elle plîât les genoux, tout en rudoyant Hubert Templier :

- Allez chercher Simone ! – c'était le nom de la première femme de chambre. – Apportez du vinaigre de toilette, ou de l'alcool, du whisky ! Faites quelque chose !

Puis, agenouillée :

- Maman, écoute !... Maman, reviens à toi !... Maman, je te demande pardon !

Alors, Mme Tillet-Marville n'y put tenir et se prit à sangloter :

- Mais je te pardonne, ma petite, je te pardonne ! Ce n'est pas ta faute. Aime-moi !

Les larmes se mêlèrent à l'eau répandue.

Hubert Templier avait quitté le salon et se gardait bien d'y rentrer. Ayant aperçu tout à coup la plus élégante des solutions, il montait la garde dans le jardin, près de la porte que devait franchir Mrs Waybelet.

- Mais je t'aime, maman ! Ne pleure pas.

Elle essuyait la joue, la nuque, l'épaule de sa mère. Depuis longtemps, elle n'avait pas caressé avec tendresse, avec cette tendresse-là, un être humain, et il naissait, de cette émotion toute charnelle, un sentiment qui éveillait des correspondances dans la mémoire, un sentiment confiant et très doux, presque pareil à celui qu'avait donné à Martine l'amitié avant qu'elle eût assigné à l'amitié un autre rôle.

Les mots vinrent tout gêner, c'est la grande misère des humains.

- Il faut que tu m'aimes, chérie ! Je suis malheureuse, il y a entre nous un malentendu.

- Aucun malentendu, maman, hélas !

- Hélas ?... Pourquoi dis-tu : hélas !

- Pour rien, je ne sais pas.

- Je t'assure qu'il y a un malentendu, et tu comprendras plus tard...
 - Plus tard ? Soit, si tu veux.
 - J'ai eu beaucoup d'affection pour Hubert Templier.
 - Oh ! maman, je te fais grâce !...
 - Et cette affection a été cruellement déçue. Je ne veux ni ne peux t'en dire davantage...
 - Mais je ne t'interroge pas ! Il s'en va, laissons-le partir.
- Et la parole maladroite :
- Tu l'oublieras bientôt.

Aucune réponse, mais un regard.

Ce qui était près de renaître entre cette femme et son enfant venait d'avorter. Le silence fut tout à coup plus méchant que les mots, plus cruel, plus meurtrier. Mme Tillet-Marville, qui s'était redressée et avait même abandonné le fauteuil où elle avait cru devoir se reposer un instant, regarda en hochant la tête les débris du vase de Venise, puis, les yeux fuyants, s'en alla vers la porte et sortit du salon.

XI

Alerte, le regard ayant peut-être trop d'éclat comme si quelque poison lui prêtait son âme dans la fiole concentrée, Mrs Waybelet, sa petite tête nue bravant le soleil de midi, et les seins paraissant nus, tant la robe de toile fine était à la fois ouverte et collée sur la peau, et les bras nus eux aussi, et les jambes, et les pieds dans les sandales jolies s'avancait, un sourire hardi lui entr'ouvrant les lèvres, au-devant d'Hubert Templier qui la salua :

- Je vous présente mes hommages, chère mistress Waybelet, et toutes mes excuses pour une incartade que vous avez trouvée ce matin, et que je trouve maintenant, d'assez mauvais goût.

- Quelle incartade, mon cher ami ? Je ne me rappelle pas...

- J'allais vous en prier, dit-il avec un soupçon d'ironie et, en s'inclinant de nouveau, pour baiser une seconde fois la main si fine malgré la longueur des doigts, que lui avait abandonnée, en bon camarade, cette étrange Mabel plus dévêtue qu'au sortir du bain.

Depuis plusieurs jours déjà, il s'était aperçu qu'elle avait emprunté à Martine son parfum et, malgré la lassitude et le poids de la lumière accablante, il sentit brusquement la même émotion qui l'avait tenu éveillé à l'aube.

- Vous nous quittez, paraît-il, fit Mrs Waybelet d'une voix indifférente, puis, tout de suite, changeant de ton, autoritaire : Pourquoi partez-vous ?

- Il se campa devant elle, résolu à ne point la laisser gagner trop vite la terrasse supérieure et le salon où devait se dérouler, entre Martine et sa mère, une scène décisive, et, laissant battre un peu ses paupières devant l'iris trop bleu, il murmura, légèrement fat, presque insolent :

- Vous ne devinez pas ?

- Je ne veux pas, répondit Mrs Waybelet, et elle ajouta, avec sécheresse : Je n'aime pas.

- Partirais-je si j'aimais ce qui vous déplaît ? proposa Hubert Templier.

- Non, sans doute. Et vous avez raison de partir. Cette jeune fille méritait mieux dans la vie que ce qu'elle y a rencontré.

- Il en est ainsi pour la plupart d'entre nous, chère mistress Waybelet !

Elle le toisa :

- Je pense que vous avez rencontré beaucoup mieux que vous ne méritiez, bien que vous soyez assez beau, je veux dire : vous seriez assez beau si vous rasiez cette comique moustache.

Il se prit à rire. Le fameux rire de tête.

- Vous avez une manière tout à vous de faire des compliments, madame ! Je serais horrible sans moustache, et je vous assure que le destin ne m'a pas favorisé des présents que vous m'enviez.

Elle le regarda en dessous.

- Je déteste le rire français, dit-elle, mais je vous envie. C'est vrai ! J'aurais voulu être un homme, et un homme qui aurait joué avec l'amour, sans y attacher d'importance.

Elle avait atteint la troisième terrasse et elle s'arrêta près d'un buisson que recouvraient les mille roses d'un rosier grimpant.

En dépit du chapeau de paille qui le protégeait, Hubert Templier commençait à souffrir de l'ardeur du soleil qui semblait ne troubler Mabel en aucune façon.

Aussi, maugréant, répliqua-t-il :

- Si vous croyez que c'est drôle de jouer avec l'amour !

- Si on peut jouer avec lui, on le détruit, monsieur Templier, et l'on peut vivre libre, et vivre libre est la plus grande beauté. Je ne vis pas libre, la mère de Martine ne vit pas libre, et Martine elle-même est déjà enchaînée, tandis que vous, vous partez. Je vous félicite.

Il plaisanta :

- Partons ensemble. Je vous apprendrai à jouer avec l'amour.

Elle le regarda et, comme elle ne trouvait pas ses yeux :

- Regardez-moi, fit-elle. Si je vous prenais au mot ?

- Je vais vous dire comme photographe : « Ne bougez plus ! » Vraiment, je ne vous avez jamais vue ainsi. Dieu ! que vous êtes belle !

- Plus belle que Mme Von-Von, mais moins belle que Martine.

Hubert Templier eut l'audace de ne pas mentir :

- Moins belle que Martine, elle est incomparable !

- Je pense comme vous, dit Mrs Waybelet en s'éloignant de lui et en s'approchant de ce pin vénérable qui ombrageait la quatrième terrasse ; puis, dès qu'elle eut échappé aux morsures du soleil, elle se retourna : Vous avez pu comparer, ce matin.

- Ce matin ? Vous vous en souvenez donc ?

- Je m'en souviens et veux savoir ce qui s'est passé après, entre vous et Mme Von-Von.

- Si je vous le racontais, chère mistress Waybelet, je mériterais le nom que vous m'avez donné sur la plage, je serais un damné malpropre individu.

- Enfin, elle sait que vous partez à cause de Martine ?

- A cause de Martine ou à cause de vous. A cause de la villa Vinzel, en un mot.

- Ne riez pas ainsi ! Je vous répète que je déteste le rire français, et pourtant, je donnerais tout ce que je possède, y compris moi-même, pour rire de ce rire-là.

- Encore une fois, voulez-vous que je vous apprenne ?...

- A jouer avec l'amour sans lui donner d'importance ?

- A rire comme si on ne lui donnait aucune importance.

- Oh ! ça, je sais ! Vous allez voir tout à l'heure. Mais je voudrais apprendre à être comme vous qui ne vous sentez pas désespéré en aimant la fille de votre maîtresse et qui trouvez le temps de faire la cour à l'amie ce celle pour laquelle vous éprouvez une passion criminelle.

- En effet, je ne suis pas désespéré, et c'est assez surprenant, je vous l'accorde. Vous avez résumé la situation avec un art saisissant.

- N'est-ce pas ? Sans doute pourrais-je écrire le scénario d'un vaudeville, mais quand je suis en face de la douleur qui est le but sinon le moyen de toute volupté... Je m'exprime mal, essayez de me suivre... Quand je suis en face de la douleur, je suis une pauvre bête haletante qui est conduite par quelqu'un de plus fort qu'elle, et qui, pour lui échapper, doit s'enfuir, non pas comme vous vous enfuyez, mais comme le pauvre chevreuil traqué par la meute, et la meute, les chiens, ce sont mes désirs dont j'ai tellement peur que je me tuerais pour leur échapper. Je n'ai jamais autant dit à personne sur un tel sujet. A présent, vous m'avez vue deux fois nue, et je suppose que vous ne voulez plus de moi pour compagne de route ?

Elle lui avait parlé tout en se dirigeant, non pas vers la villa, mais vers la partie la moins gâtée par les décorateurs, la plus solitaire de ce jardin étagé.

- Cela dépend un peu de la longueur de la route, répartit avec impertinence Hubert Templier.

- Cela sera la longueur d'une cure ! fit-elle, et elle essaya de rire à son tour.

Mais lui, ayant jeté à droite et à gauche un prompt regard, posa sur cette bouche qui riait mal sa bouche habile. Il s'attendait à être repoussé, il fut mordu cruellement ; mais, comme il s'écartait, retenant un cri, il sentit sur sa nuque le harpon de la main aux doigts pointus, et le baiser qu'il dut vraiment subir lui montra qu'il était un écolier en présence de son maître. Cependant, Mabel, l'ayant laissé, lui disait :

- Je veux bien essayer une cure pour tout arranger ici. Vous ne me guérez pas, je suppose, parce que cela paraît très facile au commencement et c'est quand vous croirez avoir réussi que je me sauverai pour échapper à la meute, mais il faut que j'aïlle plus loin, toujours plus loin. Vous n'avez pas besoin de comprendre. Si vous me compreniez, vous ne tenteriez même pas de me guérir. Il faut profiter de l'excitation de ce matin, de cette double chose qui est en moi : le bien et le mal. Je pense à faire le bien, parce que vous ne pouvez pas avoir été l'amant de Mme Von-Von et devenir le mari de Martine, et j'empêche cela en vous emmenant ; et je pense faire le mal, parce que je vous enlève à la tendresse de Mme Von-Von et que je brise le cœur de Martine en vous préférant à elle. Alors, je veux annoncer à table que moi aussi je vais partir cet après-midi, et je vous retrouverai à Monte-Carlo.

- Mais, mon amie, vous parlez, vous parlez... Je vais à Cannes, moi !

- Non. Vous direz que vous allez à Cannes, et vous irez à Monte Carlo, à l'hôtel de Paris. C'est l'endroit du monde où l'on est le plus vu, et il faut que vous soyez vu avec moi, afin de vous séparer définitivement de Mme Von-Von et de sa fille.

Puis, avec un autre rire, un rire un peu triste, qui se moquait :

- J'ai une âme héroïque depuis que je vous ai embrassé.

- C'est absurde ! s'écria-t-il en écartant les bras.

- N'est-ce pas tout à fait absurde ? surenchérit-elle. Donc, c'est charmant, et ce sera. J'avais décidé de partir ce soir avec Martine, et je pars avec vous. C'est une telle surprise que la cure va peut-être réussir. Non, non, je ne veux pas que vous m'embrassiez avant Monte-Carlo ! Je suis invitée à déjeuner par Mme Tillet-Marville, et je vous serais reconnaissante de me laisser rejoindre mon hôtesse. Je ne vous défends pas de m'accompagner, monsieur mon médecin !

XII

Pendant ce déjeuner que le double, le triple drame secret aurait dû rendre sinon tragique, du moins lourdement morne, Mrs Waybelet fut d'une étonnante, étincelante, alarmante gaieté. Avait-elle abusé du whisky avant de s'exposer aux rayons perpendiculaires du soleil ? Était-ce la saveur imprévue d'une bouche habituée à être chérie, qui avait porté trop haut la tension nerveuse ? Depuis l'instant où Mabel avait rencontré Martine et sa mère dans le salon, et où elle s'était excusée d'avoir les pieds nus dans ses sandales, elle n'avait cessé de faire les plaisanteries puériles dont certains Anglais et presque tous les Américains s'enchantent à notre grande surprise. A tel point que ni Mme Tillet-Marville, ni sa fille, n'avaient attaché d'importance au départ qu'elle annonçait en jetant des regards complices à Hubert Templier.

- Que vous êtes excentrique ! répétait Von-Von qui souffrait d'une telle dépression nerveuse que sa tête, sa conscience, son moi, lui semblaient être vides, enfermer le néant.

Au contraire, Martine avait l'âme trop peuplée. Une parole maladroite peut clore un dialogue, provoquer une sortie impressionnantes, faire même avorter un sentiment qui allait naître. Une réplique ne change pas une situation. Mme Tillet-Marville avait été comme morte devant sa fille, et Martine avait eu pitié à la tendresse, la route s'était déroulée, en un instant franchie, jusqu'à ce reposoir d'une pure amitié à la fois découverte et comme retrouvée. Et ceci était survenu après la déception de la plage, des pieds se cherchant et des mains rapprochées, après la fuite, l'arrachement, après le message de l'inquiète Allisson que démentait à présent la gaieté de Mabel. Rien n'était vrai, puisque tout changeait si vite. Les trois convives assis avec elle, autour de la table du déjeuner, lui semblaient les personnages d'une comédie. Rien n'avait d'importance, et pourtant tout était tragique. Ce n'était pas une comédie, bien qu'Hubert Templier tînt le rôle d'un jeune premier vieilli, c'était un drame, puisque la vieille maîtresse n'arrivait pas à composer son visage ; et c'était une farce burlesque, parce qu'enfin, il ne s'était rien passé, l'amant de la mère n'avait pas effleuré la fille, et la perverse ami avait eu son habituel scrupule. Et chacun essayait de manger et ne mangeait pas. Il faisait trop chaud. Malgré les rideaux en treillis serré, les mouches se glissaient dans la pièce ; il y en avait deux qui rivalisaient en grosseur et en bourdonnements. Quand l'une d'elles s'abattait près d'une assiette, on voyait son corps velu et sa trompe immonde en quête de nourriture. Il faisait lourd. On ne pouvait pas s'agiter après des heures aussi méridiennes, d'une immobilité aussi écrasante. On aurait dit que la lumière produisait sur la mer et jusque dans le jardin un bruit continu, comme le grésillement d'une étincelle électrique, comme un bégaiement de T.S.F. N'était-ce qu'une illusion ? Tout est illusion, puisque tout est mensonge, puisque Mabel mentait en annonçant qu'elle allait partir, puisqu'Hubert Templier mentait en laissant entendre qu'on ne le reverrait pas avant longtemps. Ce n'était pas vrai ! Mabel, la chérie, serait sur la plage à l'heure où le soleil commencerait à descendre des hautes chambres brûlantes de l'empyrée, elle dirait des mots sans suite et délicieux, en caressant la main de sa compagne attentive. Le soir viendrait, les fleurs seraient à nouveau prodigues de leurs parfums, et les bleues lucioles, remplaçant les grandes mouches velues, créeraient entre les bosquets la quotidienne féerie. Et ce soir-là, peut-être, après un dîner léger, prélude des lentes promenades nocturnes, au lieu de parler seulement du divin ailleurs, cette méchante Mabel entraînerait-elle Martine vers le bonheur

inconnu ? Ou bien encore, dans un élan de son imagination jamais stérile, inventerait-elle le remède aux angoisses, le breuvage qui, en apaisant la soif impure, donnerait le repos dans la chasteté ? Mais la douce pulpe d'un fruit, sa jeune fraîcheur, créait soudain par l'activité de la mémoire, les décors et les personnages de l'enfance. Martine se rappelait cette institutrice qu'elle avait adorée, le fiancé mort à la guerre et le remplaçant du fiancé, et comme elle pleurait déjà, tellement déçue par sa première amie !

- Mais oui, chère madame Tillet-Marville, je suis décidée. Absolument. Ce sont de très chers amis qui m'ont téléphoné, ils m'attendent ce soir à Monte-Carlo, et demain, sans doute, nous irons ailleurs.

Ailleurs ? Et Mabel ne riait plus, sa voix prenait même le timbre un peu sec, les notes brèves dont elle se servait quand elle parlait d'argent ou de quelque affaire précise :

- Et je vous dirai : je suis contente qu'ils m'aient téléphoné. Je ne crois pas que j'aurais pu passer l'été entier ici, ni même un mois, ni même une semaine encore. C'est venu tout à coup. Je suis ainsi pour mon malheur. Tout à coup, une chose est finie, et tout ce qui appartient à cette chose-là devient insupportable.

En l'écoutant, Von-Von ouvrait de grands yeux, Martine baissait la tête, Hubert Templier ne se permettait pas de sourire. Il connaissait trop la soudaineté des femmes pour rester pantois devant celle qui lui prouvait, croyait-il, que son baiser méritait toujours sa réputation conquérante. L'orgueil qu'il en éprouvait, détruisait les appréhensions de l'âge. Il se sentait d'autant plus prêt à livrer un combat amoureux que l'action devrait en être subtile en chaque péripétie. Guidé par cette Américaine aux mœurs équivoques, il sortirait de l'équivoque atmosphère où il s'intoxiquait d'images par trop galantes, entre la pauvre Von-Von déchaînée et Martine qui se baignait, à l'aube, avec un simple caleçon triangulaire. Tout cela allait bien tourner, tout cela tournait bien. Allons ! la vie était encore belle et la vieillesse lointaine ! Guérir une femme connue pour ne pas aimer les hommes, ah ! la belle fin de carrière.

- Voulez-vous me permettre, chère amie, d'aller surveiller mes malles ? dit-il au moment où l'on quittait la salle à manger pour gagner le salon le moins exposé au soleil. Non, merci, je ne prendrai pas de café.

Et il s'en alla, guilleret, ayant longuement baisé la main de Mrs Waybelet qui en parut brusquement obsédée. Même, elle ne put s'empêcher de dire :

- Je n'aime pas cette façon que Templier a de vous baiser longuement la main. Ce sont des manières qui ne vont pas avec nos coutumes modernes. Il fallait les robes à longue traîne et les doigts chargés de bagues. Alors, l'homme qui vous baisait la main paraissait votre esclave. Maintenant, il est comme votre maître qui daigne vous caresser en public. Je n'aime pas.

Ni Von-Von, ni Martine, ne lui répondirent, et survint le maître d'hôtel trop bien stylé pour daigner paraître majestueux, qui offrit à Mrs Waybelet le whisky-liqueur dont elle appréciait l'horrible goût. Puis, les trois femmes demeurèrent assises, silencieuses, comme épuisées.

- Je pense... fit tout à coup Mrs Waybelet.

Et elle se tut.

Ni Von-Von, ni Martine ne lui demandèrent d'exprimer sa pensée. Le salon était endormi dans une pénombre qui n'arrivait pas à être fraîche. On n'entendait même plus le bourdonnement des mouches, ni l'irréel bruit de la lumière sur la mer et dans le jardin. On aurait pu être heureux en se taisant ; les choses s'arrangent quand on ne s'occupe pas d'elles, il suffit de se laisser engourdir.

- Je pense que je ne suis pas gentille de vous... « plaquer » ainsi, reprit Mrs Waybelet, mettant fin à la trêve. C'est à cause de moi que vous avez loué cette villa près de la mienne. Et maintenant, je m'en vais. Ce n'est pas gentil.

- Je ne crois pas que nous tardions à vous imiter, sourit avec mélancolie Mme Tillet-Marville. Qu'en dis-tu, Martine ?

- Naturellement, nous ne resterons pas ici, maman, si Mabel nous quitte.

- Mais om irez-vous, *dearest* ?

- Vous ne partirez pas avant l'heure du thé ? interrompit Von-Von. Je vous reverrai, n'est-ce pas ? Je crains la migraine et je vais dormir pendant une petite heure.

- Il faut vous mettre complètement nue sur votre lit et faire le grand vide dans votre tête, chère Mrs Tillet-Marville. Certainement, je vous reverrai avant mon départ si je suis assez stupide pour partir.

Et une cigarette jetée, et une autre cigarette allume, puis un verre de liqueur vidé d'un trait, un autre verre rempli, dans lequel, comme une gamine mal élevée, elle plongea le bout pointu de sa langue. Les jambes nues étaient croisées très haut, sans pudeur, mais sans impudeur aussi, comme un homme aurait pu faire en se mettant à l'aise dans un fumoir.

- Mabel, répondez-moi ! fit Martine, dès qu'elle fut certaine que sa mère s'était éloignée : Vous avez plaisanté, tout à l'heure, pour vous moquer d'Hubert Templier ? Après ce que vous m'avez dit hier, et ce matin encore, vous ne pouvez pas...

- Partir sans vous ? Je crois qu'il s'est passé des choses depuis hier, *dearest*, même depuis ce matin ; c'est-à-dire il ne s'est rien passé, rien passé du tout. Et justement Hubert Templier s'en val lui aussi, et il ne se passera rien de ce que vous craigniez, ni demain, ni les jours qui suivront, rien, absolument rien, et vous n'avez plus besoin d'être protégée.

Elle s'arrêta et replongea dans le verre à demi vide sa petite langue qui jouait.

- Je n'ai plus besoin d'être protégée ? murmura Martine. Si vous partez, je n'aurai plus besoin d'être protégée, en effet, mais comment voulez-vous que je vive toute seule et sans...

Elle s'interrompit. Elle allait dire : « sans péril ». Le mot lui parut plus littéraire que vrai. Elle dit :

- Sans vous.

Blottie dans le fauteuil, elle n'était plus étrange, mais très féminine, très petite fille.

La langue de Mabel s'immobilisa dans le verre, les yeux eurent une flamme, puis les sourcils se froncèrent, les muscles des mâchoires firent saillie, et la bouche se referma sur la langue rentrée. Une expression de volonté crispée tendit la peau mate de ce beau visage, et, peu à peu, comme par miracle, il retrouva une grande sérénité :

- Chère Martine, je vous expliquerai... Allisson est une véritable perfection. Elle est pour moi beaucoup plus qu'une femme de chambre. Elle n'a pas une intelligence extraordinaire, mais à quoi bon cette intelligence-là, tandis que celle qu'elle possède lui permet de trouver la frontière entre le bien et le mal. Quand elle ne comprend plus, c'est la fin du bien et le commencement du mal. Ainsi, elle n'a jamais aimé les autres amies que j'ai eues avant vous, mais elle comprenait que notre tendresse était une sorte de jeu. Avec vous, elle a vu que ce ne serait pas un jeu, et elle est vraiment fâchée contre nous... Oh ! ne haussez pas les sourcils, mon cher archange ! Si je fais intervenir Allisson, c'est à cause du pittoresque.

- Et si vous partez, c'est pour me rendre service ? Oui, je vois. Je suis aussi intelligente qu'Allisson, répondit Martine qui paraissait se blottir davantage dans le fauteuil et devenait de plus en plus misérable.

- Si vous êtes trop pathétique, ma chère enfant, je resterai, et nous allons examiner ensemble ce qui arrivera.

- Mais il n'arrivera rien, mon amie, rien, vous venez de l'affirmer, et vous avez raison, puisque nous sommes à ce point faibles, l'une et l'autre, que la sagesse d'Allisson peut nous séparer. Ce matin, quand vous êtes de nouveau en fuite...

- S'il vous plaît, ne rappelez pas ceci.

- J'ai entendu, moi aussi, l'être raisonnable, qui m'accompagne dans mon cabinet de toilette, me dire, après la douche et la friction : « Prenez garde, maîtresse ! Il ne faut pas... » Et j'ai mis à la porte l'être raisonnable et j'accourais auprès de vous quand maman m'a retenue en m'annonçant qu'elle était abandonnée.

- Chère Martine, je plains beaucoup Mme Tillet-Marville, et il faut que vous soyez bonne pour elle.

- Chère Mabel, Hubert Templier m'a déjà fait cette recommandation.

- Ah ! il a déjà fait... Eh bien, je suis contente ! je l'imaginais moins respectable.

- Il n'est pas du tout respectable, Mabel ! Il a détruit, par sa fatuité et son cynisme, ce qui, seul, vaut la peine de vivre.

- Comment pouvez-vous dire que cela, seul, vaut la peine de vivre, alors que vous ne connaissez pas cela ? M. Hubert Templier a détruit cela par l'ironie et il vit agréablement. Moi, j'ai donné à cela une place immense et je suis plus désespérée que madame votre mère, parce que votre maman, un autre homme peut la consoler, tandis que moi, qui donc me consolera de ne jamais pouvoir atteindre cela ? C'est le plus atroce malheur, *dearest* ! Il vaut mieux être la femme qui ne soupçonne pas l'existence du plaisir que la femme qui le poursuit sans pouvoir l'atteindre. Les poètes, votre, notre poète, Charles Baudelaire nomme le plaisir l'infini. Il dirait de moi : « chercheuse d'infini ». C'est inexact. Je cherche le plaisir qui, pour les autres, est une sensation ayant un commencement et une fin ; c'est ma poursuite qui est infinie et qui est une damnation. Ai-je le droit de vous entraîner à ma suite ? Je ne pense pas.

- Le droit, Mabel ? Vous y songez maintenant ?

- J'y ai songé après chacune de ces fuites dont je ne veux pas que vous vous souveniez. Aujourd'hui, j'ai vu ce que faisait un homme dans une situation difficile. Il agissait.

- C'est Hubert Templier qui vous sert d'exemple, à présent ?

Et Martine secoua lentement la tête, puis, dans ses mains à demi-jointes, enferma son petit visage défait.

Encore une cigarette éteinte, encore une cigarette allumée, et Mabel se croyant à l'abri derrière la fumée qui formait un voile immobile dans l'air lourd :

- Je voudrais, en amour, suivre l'exemple de Templier, me moquer de ce que nous avons nommé « cela », car je pourrais alors l'atteindre et serais guérie.

- Mabel ! supplia Martine, Mabel, taisez-vous ! Vous parlez de l'amour comme vous parliez du soleil, en vous baignant, ce matin ; vous peinez à tout classer, à tout mettre en ordre, même cette douleur qui vous rend si attirante. Je ne suis qu'une pauvre petite fille, moi, et vous êtes une femme, vous avez eu un mari, des aventures. Pourtant, je donne à Hubert Templier la place qu'il mérite. Il ne peut rien espérer de moi qui lui ai montré mon dégoût, et il est fatigué de maman, comme il a toujours été fatigué d'une maîtresse après quelques semaines ; il se

met en quête d'une nouvelle liaison. La seule chose qui m'étonne, c'est qu'il ne vous ait pas fait la cour.

- Ne soyez plus étonnée... Il me l'a faite.

Et le verre de whisky, t le bout de la langue cherchant l'alcool.

Les mains à demi jointes se refermèrent sur le petit visage de Martine, et la voix comme assourdie :

- Quand vous a-t-il fait la cour ? Dans le jardin, en vous annonçant son départ... en vous disant combien il vous avait trouvée belle sur le rivage... en vous racontant sans doute que c'était vous qu'il désirait, et pour vous qu'il partait ? ... Et vous l'avez cru, naturellement ?

- Je ne l'ai pas cru, petite fille savante, mais il m'a dit des choses parfaitement touchantes à propos de vous qui êtes au commencement de la vie.

- Bravo ! Et si je lui faisais signe, il me recevrait ce soir dans son lit, malgré l'obstacle de mon innocence.

- Il ne pourrait vous y recevoir, puisqu'il part pour éviter la tentation.

- Cannes n'est pas loin de la villa Dumez, en automobile. J'ai envie de lui faire signe.

- Vous perdriez votre temps, ma chère !

- Puisque vous vous en allez, j'ai beaucoup de temps à perdre. Seriez-vous jalouse, Mabel ?

- De lui ?

- Je voulais dire de moi, mais disons : de lui et de moi.

- Je serais jalouse s'il vous aimait, davantage si vous l'aimiez.

- Pourquoi ? N'êtes-vous pas sortie de ma vie ? Il me semble que vous êtes déjà si loin. Ce devait être une longue journée aujourd'hui, Mabel ! C'est une très longue journée, en effet, et, pourtant, rien ne s'est passé, rien, vraiment rien... A-t-il essayé de vous embrasser quand il vous a fait la cour ? Avec moi, il a essayé. Je l'ai repoussé, j'ai eu tort.

- Vous auriez embrassé l'amant de votre mère ? Quelle horreur !

- Lui avez-vous permis de vous embrasser, Mabel ? On prétend qu'il est irrésistible. Dès qu'il a pris la bouche d'une femme...

- Nous devrions parler d'autre chose avant de nous quitter, Martine !

- Faut-il parler de quoi que ce soit, Mabel, avant de nous quitter ?

- Mais peut-être ne partirai-je pas. Retenez-moi, *dearest*, trouvez la parole qu'il faut pour me retenir !

- Tout à l'heure, je savais cette parole-là... Je l'ai oubliée.

- C'est ma fuite de ce matin qui vous permet de briser ainsi notre amitié ?

- Admettons que ce soit elle. Votre fuite continue, et je reste sur le sable couchée, comme un bétail pensif.

- Il ne faut pas, Martine ! Que puis-je pour vous sauver ?

Et Mrs Waybelet se jeta à genoux, devant le fauteuil où son amie était pareille à un petit enfant. Mais cette Américaine aux jambes et aux bras nus, longs, musculeux, au profil césarien et à la nuque rasée, parut ridicule en cette posture de suppliante. Oui, ridicule, parce que Martine crut apercevoir, à côté de celle qui l'avait tant de fois invitée au voyage, l'autre voyageur, l'image d'Hubert Templier. Et ce fut, derrière les mains jointes, le rire moqueur, presque le fameux rire de tête.

- Pour me sauver ? Ah ! ah ! ma chère, ce que vous êtes comique !... Vous disiez qu'il fallait, pour le baise-main, avoir le costume ; il le faut également pour se mettre à genoux. Non, laissez-moi, Mabel, c'est fini.

- Rien ne peut être fini, *dearest*, puisque rien n'a été.

Elle cherchait à prendre les mains qui l'avaient repoussée, mais n'y put réussir. L'enfant affligée fit place à la grande jeune fille, toute pareille à cette belle créature qui avait défié au bord de la mer l'homme indiscret. Martine s'était levée :

- A quelle heure devez-vous être à Monte-Carlo ?

- Je n'ai aucun rendez-vous, fit Mabel, brûlant ses vaisseaux. C'est un mensonge. Je pars à cause de vous, par crainte de vous et par pitié pour vous. Cessez ce rire absurde. Quand vous m'écoutez à Paris, et, ici, ces jours derniers, j'étais moins sincère qu'à présent. Vous entendez ma voix étranglée ? Oh ! Martine, venez dans mes bras !

- Non, Mabel, je ne vous avais jamais vue... Je vous vois, et vous bras ne m'attirent plus. Ailleurs, n'est-ce pas, ce peut être, pour vous, après un baiser d'Hubert Templier, Monte-Carlo, un appartement à l'hôtel de Paris, une nuit d'amour avec un amant quasi-professionnel ? Cela ne me plaît pas, mon amie, non, vraiment... Je suis désolée si mon rire vous déplaît. Mais que voulez-vous que je fasse, puisque je ne crois pas en Dieu et que je n'entrerai pas au couvent ?

- Voulez-vous que nous mourions ensemble, Martine ?

Mais cette phrase dite avec l'accent nasillard ne fut que conventionnelle, n'évoqua aucune idée tragique ; elle n'atteignit la jeune fille que pour lui rappeler, avec un peu de honte, les mots dits naguère, l'autre semaine encore, après le coucher du soleil, quand la tendresse et le commencement d'un inavoué désir se mêlaient à la puissance des parfums et à la poésie des lucioles pour donner à la mort ce visage voilé qui n'épouvante plus, que appelle irrésistiblement. Que de fois Martine avait dit à Mabel : « J'ai peur de la vie, je voudrais mourir avec vous !... » et les pieds se cherchant et les mains rapprochées... Un peu de honte, maintenant. Pourquoi ? Que s'était-il passé ? Rien, et tout était différent. Le visage de la mort avait perdu son voile, il grimaçait, la bouche tordue, décomposé, lubrique, comme ne semblait plus que lubrique cette étrangère aux jambes nues, cette corruptrice qui avait manqué de science ou de patience, surtout de courage, qui n'avait pas osé, cette vaincue dont toute l'angoisse n'était faite que d'impuissance, cette femme qui acceptait, comme les autres femmes, qui subissait et même, sans doute, sollicitait le baiser des hommes. Elle n'était plus exceptionnelle, voyageuse venue d'ailleurs et retournant là-bas, elle était devant Martine comme la servante Laure attendant le beau gosse, comme l'institutrice qui avait remplacé en hâte son défunt fiancé, comme l'était, hélas ! la mère de cette jeune fille au rire brusquement renouvelé :

- Ni vous, ni moi, n'avons envie de mourir, chère Mabel ! Nous ne sommes pas à l'heure de ces douces plaisanteries ; puis, si j'acceptais, vous savez bien qu'au dernier moment... la fuite, la fuite, ah ! ah ! ah ! ma pauvre amie !

Alors, Mabel trouva, quelles que fussent les tares individuelles qui la torturaient, des ressources de violence vulgaire dans son héréditaire santé.

- Vous êtes une fille grossière et mal élevée ! dit-elle. J'ai été trop bonne en m'occupant de votre mère et de vous ! Restez ensemble. Je vous laisse ce M. Templier si vous le désirez, mais je crois qu'il est comme moi et qu'il n'en peut plus de vous. Bonsoir ! Vous m'avez vraiment offensée.

Et elle s'en alla, affectant la dignité d'une souveraine, mais d'une souveraine aux jupes courtes, aux pieds nus dans les sandales en toile.

Martine la regarda s'éloigner, écarta un peu les bras, les laissa retomber le long de son corps, puis les releva, les croisa sur sa poitrine, lia ses mains l'une à l'autre,

les entr'ouvrit pour y appuyer son petit visage et dit avec douceur, sans tristesse,
presque sans nostalgie.
- Pourtant, je l'aimais...

XIII

Quelques moments plus tard, elle était au volant de son automobile et, négligeant de dire adieu à l'amant de sa mère, quittait le jardin de la villa Dumez, s'engageait sur la route du village d'Eze, gravissait en vitesse, par la force des six-cylindres qui chantaient clair, les lacets du chemin inoubliable, se haussait vers le ciel, voyait grandir immensément la Méditerranée.

Après avoir quitté la zone des palmiers et celle que les oliviers préfèrent, elle atteignait enfin les hautes vallées, leurs prairies et leurs bois. Personne ne l'accompagnait, ni chauffeur, ni valet de pied. La carrosserie de la voiture était dessinée par la course ; un pare-brise incliné protégeait seul le visage et les yeux de Martine qui sentait le vent effleurer la laque de ses cheveux. Par-dessus la robe du déjeuner, elle portait un cache-poussière blanc, serré au cou et aux poignets. De solides gants à crispin donnaient à ses mains une apparence de force. Dans les bourgades qu'elle traversait, les paysans se demandaient quel était cet adolescent joli dont la bouche fâchée était si rouge, et les sourcils froncés si fins, et les cheveux couleur de vieil or.

Elle ne pensait à rien, elle voulait ne penser à rien, car rien ne s'était passé, rien qui dût bouleverser sa vie. Était-ce la première fois qu'un presque beau-père quittait la maison maternelle, suivi par une maîtresse tout à coup préférée ? L'automne dernier, Laure, la servante, avait suivi Fred, le beau gosse, et rien n'avait été changé.

- Et celui-là, j'aurais pu l'aimer, et mieux que je l'ai aimée, elle, plus simplement, plus servilement... Ah ! mais ! voilà que je pense ! Je ne veux pas.

Le pied appuya sur l'accélérateur ; ce fut la machine qui frémit, bondit, parut se griser de vitesse. Abrisée derrière le pare-brise, conduisant presque automatiquement la voiture qu'elle connaissait si bien, n'ayant à faire aucun effort, Martine ne triompha que de l'espace et non point d'elle-même. Sans doute ne pensait-elle plus à proprement parler ; les pensées ne se liaient pas logiquement les unes aux autres, elles n'étaient ni équilibrées, ni harmonieuses. Avec la même rapidité que se succédaient les décors devant les yeux attentifs, s'entassaient dans la conscience les images appelées par la mémoire, et, lorsque se présentaient, sur la route, un caniveau, sur le théâtre intérieur, une vision trop nette, c'était à droite, à gauche, de terribles embardées.

A chaque carrefour, Martine se demandait : « Où irai-je ?... » Puis le hasard d'une ornière guidait sa direction. Elle s'en aperçut et se moqua : « Où donc est mon libre arbitre ?... » Elle se souvint d'avoir nié, en nageant près de Mabel, la toute-puissance du soleil, divinité esclave du chemin qu'elle devait inéluctablement parcourir.

- Tous esclaves, murmura-t-elle ; l'automobile m'obéit, mais j'obéis à mon tour, et les forces qui me dirigent sont également dociles.

Evitant un chien qu'elle allait écraser, elle fut au bord d'un ravin et dut agir avec promptitude sur le volant.

- Je n'ai pas eu le temps de penser à redresser la direction ; c'est un réflexe, comme pour éviter le chien. Cependant le fait d'éviter le chien mettait en péril ma vie, et c'est l'instinct de conservation qui a provoqué le redressement de la voiture. Pour sauver le chien, coup de volant à gauche. Je n'ai voulu ni l'un, ni l'autre.

Elle poursuivit sa course sans autre but que l'oubli, comme aurait fait jadis quelque naïve châtelaine galopant à travers la forêt. Combien de kilomètres

parcourut-elle ainsi ? Elle aurait pu le savoir en regardant les chiffres exacts du compteur. De même, à cause des poteaux du Touring-Club, elle ne réussit pas à perdre son chemin et, à chaque moment sut, grâce au cadran de la montre qu'elle avait sous les yeux, le temps qui s'était écoulé depuis son départ. Après cela, comment n'aurait-elle pas détesté l'époque où elle vivait ?

- Autrefois, quand on était comme je suis, on entrait au couvent.

Elle nota qu'elle y songeait pour la seconde fois dans la journée, et s'amusa de l'idée qu'elle n'aurait pas besoin de se faire couper les cheveux : « Mais la cérémonie perdra ainsi toute sa beauté, ce n'est donc pas la peine !... » Elle se prit à rire.

- Rire, ce n'est pas une solution.

Un coup de volant, et ce fut la route du retour, par la Grande Corniche et La Turbie. La Méditerranée se rapprocha, sembla moins immense, d'un bleu à la fois plus intense et plus chaud, et le ciel, lui aussi, bien que la voiture s'éloignât de lui en descendant, parut se rapprocher. La violente et pressante chaleur enveloppa soudain Martine qui se sentit moins solitaire. Il fallait ralentir à cause des tournants dangereux. On sentait renaître autour de soi la discipline des hommes, et la jeune fille crut retrouver le confortable de sa vie.

- Décidément, je me serais très mal comportée dans un roman d'aventures, et si j'avais suivi Mabel, j'aurais été fort malheureuse. Puis, où m'aurait-elle emmenée ? Dans un palace, et tous les palaces se ressemblent, qu'ils soient à Paris, à Monte-Carlo, ou sans doute en Floride. Ce qu'il me faudrait, ce n'est pas un billet de train de luxe pour ailleurs, c'est un billet de retour, même en troisième, pour chez moi. Seulement, chez moi, cela n'existe pas.\$

A ce moment, elle passait devant l'hôtel de Paris, et elle vit descendre d'une limousine, dont elle reconnut la sobre carrosserie, Mrs Waybelet et Allisson, la suivante.

- Bon voyage ! fit Martine, avec le même accent qu'elle avait eu, à la fin de la matinée, en parlant d'Hubert Templier.

Cependant, elle descendit un peu vite la route de La Condamine, et, jusqu'à la villa Dumez, conduisit d'une façon saccadée l'automobile dont le moteur parut vraiment se plaindre, ainsi que s'irrite un cheval taquiné par un inutile éperon.

Le maître d'hôtel à merveille stylé, vêtu d'un veston de coupe anglaise, accueillit sa jeune maîtresse en inclinant la tête.

- M. Templier est-il parti ? interrogea tout de suite Martine.

- M. Templier est parti, mademoiselle.

- Pour Cannes, en automobile ?

- Non, mademoiselle. M. Templier a préféré se faire conduire à Monaco afin d'y prendre le train. Madame m'a chargé de dire à Mademoiselle qu'elle priait de ne faire aucun bruit dans la villa, jusqu'à l'heure du dîner. La migraine de Madame a beaucoup augmenté.

Par sa voix grave, sérieuse, il donnait de la vraisemblance à ce malaise. Martine lui en sut gré. La nécessité de paraître, le style, l'éducation étaient secours utiles, quoique insuffisants. Dès qu'elle fut seule devant les cinq terrasses étagées, elle eut peur du soir qui se préparait. Bientôt, sur sa route d'été, le soleil allait rencontrer la crête de la montagne, et celle-ci, projetant son ombre violette, créerait ce crépuscule avant la fin du jour. C'était le charme de ce golfe quand on était heureux et c'était son péril quand le cœur souffrait. Alors que la lumière étincelait encore au large et prêtait au lointain horizon son ardente gaieté, le rivage d'Eze s'enveloppait d'une atmosphère en demi-teintes où renaissaient avec un peu

de fraîcheur, sous l'arrosage des jardiniers, l'odeur de la terre humide et le parfum de chaque corolle, puis, dans le cœur, les besoins de tendresse et le vice criminel de la mélancolie. « Je veux être gaie, se dit Martine. Je ne serai pas vaincue. » Elle cueillit une longue tige chargée de toutes petites roses et, la tenant devant elle comme un sceptre balancé, elle gagna la pergola où le soir régnait déjà sous les lianes enchevêtrées. « Pourquoi serais-je vaincue ? Qui m'empêche de vivre heureuse ? » Elle n'avait pas vingt ans, et elle était très jolie, belle même, très riche, trop riche peut-être.

- Bah ! fit-elle se parlant à demi-voix, la pauvreté ni la laideur ne m'auraient guérie. Une femme n'est jamais trop riche, ni assez belle. Il faut être plus raisonnable, ma chère Martine, à présent que te voilà débarrassée de ta séduisante Américaine.

Mais en vain faisait-elle appel à ce qui restait de gentiment puéril en son esprit. Elle soupira :

- Je ne suis pas heureuse.

A l'extrémité de la pergola, dans l'encadrement du dernier arceau, la Méditerranée et le ciel étaient toujours comme un seul métal en fusion, et de leur embrasement semblait naître un étonnant repos, tandis que se mettait à vivre, dans le jardin, sur les terrasses, le mystère de végétations et des bêtes, des bosquets, des arbustes, des insectes, des oiseaux. La renaissance du soir, après l'épuisante journée, donnait, par l'anxiété, une émotion aussi puissante, que, par l'allégresse, après le repos de la nuit, la renaissance du matin. Martine répéta, telle une héroïne de Maeterlinck :

- Je ne suis pas heureuse.

Puis, allant d'un poète à l'autre, elle se rappela Baudelaire :

- Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers, murmura-t-elle.

Les yeux tournés vers l'horizon, elle entra dans la chambre de verdure et ne s'aperçut pas tout d'abord que s'y trouvait, couchée sur le banc de mousse à grand prix entretenu, sa maman, la triste Von-Von, accablée de douleur et qui cherchait, elle aussi, là-bas, dans l'infini de la lumière fuyante, les raisons de son destin. Il y eut une minute d'une qualité rare, pendant laquelle ce furent vraiment les deux angoisses qui se rejoignirent, l'angoisse de la femme vieillie ayant perdu après tant d'amours le dernier et craignant d'en être à jamais privée, et l'angoisse de la vierge folle offensée par l'amour et certaine d'être par lui toujours poursuivie. Peut-être l'une et l'autre, pensant à soi, songeaient-elles l'une à l'autre, Martine à sa mère trop responsable et pourtant trop à plaindre pour que pût la condamner celle qui avait espéré trouver la délivrance dans les baisers de Mabel, inutilement attendus. Von-Von à sa fille dont la jeune beauté la poussait vers la vieillesse, et qui était sa rivale, et tellement blessée cependant que ne pouvait ne pas la chérir celle qui s'était constamment rassasiée de naturelles et simples voluptés. Pour quelque cause que ce fût, toutes deux avaient senti une présence avant même qu'elles eussent échangé un regard, et Martine ne feignit aucune surprise, ne demanda pas des nouvelles de la migraine, alla tout droit en disant :

- Ils sont partis.

Elle constatait un fait, et son accent même, presque indifférent, ne pouvait servir de prétexte à une discussion. Le duel des mots lui semblait, à ce moment-là, particulièrement redoutable ; elle aurait pu dire tant de choses, et tant de choses auraient pu lui être répondues. L'étrange, et l'abominable de l'impossible dialogue se résuma dans cette idée : « Nous sommes également trahies ; laquelle de nous est la plus digne de pitié ? » Et vint aussitôt la certitude que le blond Hubert Templier et Mabel au profil de Bonaparte s'étaient retrouvés à Monte

Carlo, et, dans un appartement d'hôtel, essayant de s'aimer, se rappelaient, lui, sa maîtresse si tendre, elle, son inquiétante amie ; Par quel sortilège accorderaient-ils leurs désirs à un rythme unique ? Ils essayaient, n'y parvenaient pas, souffraient atrocement ; c'était nécessaire et c'était tant mieux !

La même certitude, les mêmes images, la même cruauté possédaient Von-Von qui demeurait étendue, accoudée sur son banc de mousse, après avoir répondu :

- Notre ami est parti avant quatre heures ; quant à Mrs Waybelet, je ne l'ai pas revue, mais j'ai su qu'elle était partie, elle aussi, un peu plus tard.

Martine s'assit dans le fauteuil où s'était reposé Hubert Templier. Mme Tillet-Marville se souvint de la scène presque grotesque ; elle aurait voulu demander à sa fille de ne pas rester là, de s'éloigner, de lui faire présent de la solitude ; et elle n'avait pas la force de prononcer cette prière. Elle voyait le couple, là-bas, dans un appartement d'hôtel ; elle était persuadée, à présent que Templier lui avait joué la comédie en paraissant s'occuper de Martine et des mœurs inavouables de Mrs Waybelet. Il était bien plus simple de croire que ce professionnel des courtes amours s'était épris d'une professionnelle des aventures. Mais comment cet homme fatigué et cette femme qui n'était que fièvre accorderaient-ils à un rythme unique leurs désirs ? Ils essaieraient, n'y parviendraient pas, souffriraient atrocement : c'était nécessaire et c'était tant mieux !

Ayant ainsi réglé en elles-mêmes le sort des infidèles, les abandonnées n'éprouvèrent pas le soulagement qu'elles attendaient de leur sagesse, car la querelle n'était pas entre Von-Von et Hubert Templier, entre Martine et Mabel Waybelet, mais entre Von-Von et Von-Von, entre Martine et Martine. Chacune d'elles songeait, l'une accrochée à son passé, l'autre épouvantée par son avenir : « Que vais-je devenir ? » et il fallut que le silence semblât insupportable à ces âmes fragiles pour qu'elles sortissent de l'inévitable égoïsme que crée la sensualité, pour que l'avenir de cette mère et l'avenir de cette fille ne fussent plus séparés.

- Et nous, maman, quand allons-nous partir ?

- Je me le demandais à l'instant même, répondit Mme Tillet-Marville. Le climat de la Riviera en été m'est insupportable ; Je n'étais venue ici que pour vous plaire, à toi et à...

Elle n'acheva pas la phrase, soit qu'elle ne voulût point donner une épithète à Mrs Waybelet soit, que sa voix traînante fût déjà fatiguée.

- Ta migraine te fait toujours souffrir ? questionna enfin Martine.

Mme Tillet-Marville haussa un peu les épaules tout en esquissant une moue incertaine. Pourquoi aurait-elle essayé de tromper sa fille ?

- J'ai été un peu secouée aujourd'hui, murmura-t-elle, avec un plaintif sourire.

- Moi aussi, maman, j'ai été secouée.

Ni l'une, ni l'autre ne pouvaient se taire, puisqu'elles avaient commencé de parler, et le dialogue impossible devenait indispensable.

- Tout est bien qui finit bien, dit avec amertume Mme Tillet-Marville.

- Tout cela est un peu ma faute, maman, et je voudrais...

- Ce n'est ni ta faute, ni la mienne, mon enfant ! La vie nous a fait ce que nous sommes.

Heureusement pour elle, elle possédait un certain nombre de phrases qui se présentaient, bien polies par l'usage, dès qu'elle avait besoin de masquer sa pensée.

- Je voudrais te dire, maman, insista Martine, qu'il faut nous séparer tout à fait, ou nous rapprocher l'une de l'autre. Je te demande pardon de m'exprimer ainsi, mais

que deviendrions-nous, demain, toutes les deux, si nous continuions à nous taire sur ce qui a failli nous séparer ?

- Il y a des circonstances, ma petite, où il faut savoir se taire, mais je te remercie de m'avoir parlé ainsi, puisque cela me permet de t'affirmer que rien, désormais, ne pourra plus nous séparer. Je reconnais que j'ai été imprudente...

- Mais non, maman ! C'est moi qui ai tous les torts. Je me demande, aujourd'hui, ce qui m'avait tellement séduite dans cette...

- Ah ! tu parles de Mrs Waybelet ? Ce n'était pas une amie pour toi. Elle a une réputation...

- Justement, c'est peut-être sa réputation qui m'avait attirée, parce que...

- A présent que tu es devenue une grande fille, Martine, je dois faire plus attention aux personnes que je reçois. J'ai trop vécu pour moi, il faut que cela change.

- Maman, je devine que tu es très malheureuse. Je suis très malheureuse, moi aussi. Veux-tu que nous nous aimions ?

- Mais je...

- Non, ne dis pas que tu m'aimes. Il faut dire : « Je vais essayer de t'aimer », et je répondrai : « Moi aussi, je vais essayer de t'aimer ! » Ecoute-moi, fais-moi une petite place près de toi, donne-moi tes mains, et permets que nous nous regardions dans les yeux. Si tu ne m'aimes pas, maman, je suis perdue. Non, laisse-moi achever ! Demain, je ne pourrais plus te dire... Il faut que tu redeviennes, il faut que tu deviennes maman. Tu as toujours été pour moi une dame trop belle et dont j'étais un peu jalouse. Veux-tu devenir une maman, s'il te plaît ?

- J'ai sans doute l'âge, en effet, de ne plus être pour mon enfant une belle dame, mais ce qui est triste, Martine, c'est que tu n'es plus simplement mon enfant, tu es une très jolie fille dont je suis un peu jalouse.

- Oh ! que tu es gentille, maman, d'avoir dit cela avec cette voix-là !

- Quelle voix ?

- Je ne saurais pas t'expliquer, tu as eu la voix qu'il fallait. Comme c'est difficile d'avoir la voix qu'il faut !

- Que tu es étrange, Martine !

- Mais non, maman, je ne suis pas étrange, je suis une pauvre gosse. Quand je pense à toute la vie qui est devant moi, j'ai le trac.

- Tu ne seras pas toujours seule, tu te marieras.

- Quand je pense au mariage, ce n'est plus le trac que j'ai... Enfin, c'est affreux.

- Nous avons le temps d'y penser.

- N'est-ce pas que nous avons le temps ? Nous avons des années devant nous. Et si je ne me marie jamais, ma foi, tant pis ! Il y a bien longtemps que mon père est mort, et tu n'as pas éprouvé le besoin de te remarier. Pourquoi ne pourrais-je pas imaginer que je suis veuve ? L'amour, vois-tu, maman, je sens bien que c'est mon pire ennemi. Tout le passé est oublié, rayé, veux-tu ? On est nous deux et on ne sera plus que nous deux, veux-tu, maman ? On va partir. On s'en va aller si loin, si loin ! On sera des amies comme jamais il n'y en eut ; et sur les paquebots, pendant les tempêtes, on sera blotties l'une contre l'autre. On ira en Amérique, en Floride, ou bien l'on partira pour les Indes, et puis, en route, on changera d'idée et l'on s'arrêtera sur le rivage d'une mer intérieure dans une île tout entourée de corail. Veux-tu maman ? Veux-tu emmener ta petite fille qui a beaucoup de chagrin ?

- Si tu pleures, ma chérie, je vais pleurer.

- Je ne t'en empêche pas. Ce sera la première fois que nous aurons pleuré ensemble.

- Dieu veuille, mon enfant, que ce soit la dernière !
- Mais pas du tout ! Dieu veuille que ce ne soit pas la dernière ! Maman, toi tu as eu toute une vie heureuse et tu as pleuré souvent pour être plus gaie le lendemain. Moi, j'ai le droit de pleurer bien des fois aussi, pour être joyeuse le lendemain. Seulement, il faut me guéri.
- Te guérir ? De ton extrême nervosité ?
- Appelle cela mon extrême nervosité. Il faut que je ne pense plus à certaines choses. Je voudrais m'en aller avec toi dans un pays où rien ne rappellerait... l'amour. Comprends-tu ?
- Crois-tu que ce pays existe, Martine, dit tristement cette défaite Von-Von, qui ajouta : S'il existe, je veux bien que toi, tu m'y conduises.
- Mais oui, sourit Martine. C'est le rôle des petites filles de conduire leur maman dans ce chaste royaume. Je suis répréhensible de n'avoir pas tenu mon rôle plus tôt, j'espère qu'il n'est pas trop tard.
- S'il est trop tard, ce ne sera pas pour moi qui suis vieille.
- Au pays, où nous devons aller, maman, il n'y a ni jeunesse, ni vieillesse ; c'est le pays de l'amitié, et je veux t'y mener dès ce soir, après le dîner, quand les lucioles iront de bosquets en bosquets, dans la nuit qui sera trop chargée de parfums ; nous nous étendrons sur le sable, nous regarderons, là-bas, l'horizon des mers, et tu me laisseras poser la tête sur ton épaule, parce que j'aurai peur de moi et de l'infini. Hélas ! pleurons ensemble, maman ! Pleurons ! Ayons peur, pleurons ! Nous sommes toutes seules, et, autour de nous, tout est méchant.

FIN